

L'ÉCOLE DU LIBRE PROGRÈS

de L'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry

**GABRIEL MONOD-HERZEN
JACQUELINE BENEZECH**

PLON 1972

« Ce livre est consultable sur ce site, grâce à une autorisation
exceptionnelle ; en aucun cas il ne peut être, partiellement ou
totalement transféré sur un autre site. »

Sommaire

AVANT-PROPOS.....	2
L'APPEL DU PROGRÈS.....	2
PREMIERE PARTIE.....	6
LE SENS DE LA VIE.....	6
LA SIGNIFICATION D'UNE CRISE.....	6
LES PRINCIPES.....	7
D'UNE ÉDUCATION NOUVELLE.....	7
DEUXIÈME PARTIE.....	17
SRI AUROBINDO ET SON ASHRAM.....	17
NAISSANCE DU LIBRE PROGRÈS.....	17
SRI AUROBINDO.....	17
LES TRAVAUX ET LES JOURS.....	23
NAISSANCE DU LIBRE PROGRÈS.....	35
L'ORGANISATION ET LA LIBERTÉ.....	41
TROISIÈME PARTIE.....	48
RÉSULTATS ET ESPOIRS.....	48
QU'EST-CE QU'UN « SUCCÈS » SCOLAIRE ?.....	48
ET NOUS ?.....	64
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.....	68

AVANT-PROPOS

L'APPEL DU PROGRÈS

Les événements de Mai 1968 sont pour une bonne part à l'origine de ce livre. Nous avons vécu ces jours de façon très directe, mais dans des conditions où l'influence des profiteurs politiques et celle de l'immaturation sexuelle des participants ne défiguraient pas trop la nature profonde du mouvement.

Ce que l'on appelle la crise de l'enseignement n'a du reste pas eu son commencement à Paris, mais à Berkeley, en 1964. Elle n'est le fait ni d'un pays ni d'un régime politique : si ses épisodes les plus violents se sont produits au Japon, en Allemagne et en Italie, elle n'a épargné ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni la Suède. De ce qui s'est produit dans les pays totalitaires nous n'aurions rien à dire, aucune manifestation populaire spontanée n'y étant admise en dehors des règles imposées par le pouvoir, si les réactions des étudiants tchécoslovaques, avant et pendant la répression de l'armée soviétique, n'avaient été très proches de celles de leurs camarades d'Europe, d'Asie ou d'Amérique. Mais leur témoignage suffit à montrer qu'il ne s'est pas agi, au fond, de revendications en faveur — ou contre — une idéologie déterminée, car les étudiants de Prague ont réclamé précisément ce que les nôtres voulaient faire disparaître, et vice versa : c'est, dans tous les cas, le « système » actuel qui était refusé, il s'agit-là d'une réaction dont l'origine commune est aussi générale que sa manifestation.

Pour le voir il suffit d'éliminer, de ces discours et de ces actes, ce qui est le fait de l'utilisation, qui s'est faite partout, de ces mouvements, par des partis : il devient alors clair que ces revendications correspondent à l'apparition, surtout chez les êtres jeunes, pas encore engagés dans le mécanisme d'une profession, de la conscience d'un besoin nouveau : celui d'une vie radicalement différente de celle que nous avons suivie jusqu'à présent, par la place qu'elle donnerait à chaque individu de choisir librement ses activités, de sorte que, paradoxalement, cette révolution qui se voulait libertaire, exigeait en réalité des responsabilités plus grandes.

Des observateurs superficiels ont cru qu'il s'agissait d'un coup de tête, qui passerait comme tant d'autres dès que les « jeunes » auraient à prendre la place des « vieux ». Or, il n'en est rien : l'exemple des U.S.A. le prouve. Depuis dix-sept ans que la crise est née, des hippies y sont devenus professeurs, et bons professeurs, dévoués à leurs étudiants,

serviables pour leurs collègues, sans pour cela quitter leurs « communes », ayant et élevant leurs enfants en marge de toutes les anciennes règles sociales. Si les contestataires se sont livrés à la violence, c'est en bonne partie par impuissance à proposer aucune solution de rechange neuve et constructive : le cas qui vient d'être cité n'est pas l'organisation d'une société, mais la preuve du caractère durable des éléments psychologiques permanents de l'impulsion originale.

L'autre origine de la violence est dans l'incapacité de ceux qui détiennent les leviers de commande de songer à modifier des structures dont on signalait pourtant depuis longtemps les dangers. Et cela dans des termes sans équivoque : voici ce qu'écrivait Paul Léautaud en 1929 : « Le monde est plein d'individus qui ont remporté les plus brillants succès dans des examens et qui sont des ignorants et des sots complets, ne connaissant rien, incapables de rien juger par eux-mêmes, qui ont complètement oublié ce qu'ils ont su pendant quelques heures et qui n'ont pas appris un iota depuis qu'ils ont été livrés à eux-mêmes. »

« La seule instruction qui compte et qui donne des fruits, c'est celle qu'on se donne à soi-même, car seule elle prouve chez un individu le désir de savoir et l'aptitude au savoir. Elle a de plus cet avantage qu'on s'instruit selon le sens de son esprit, en conformité avec lui, d'une manière appropriée à la nature de son être, à ses tendances et à ses goûts, ce qui ajoute à l'efficacité de cette instruction¹ ».

Beaucoup plus récemment, mais tout de même bien avant les « événements », les congrès universitaires de Caen et d'Amiens ont dénoncé le manque d'adaptation de notre Enseignement supérieur aux besoins réels de l'individu et de la société. Il n'est donc pas étonnant qu'à la suite d'incidents quelconques, l'Université, puis toutes les Écoles, soient apparues comme des moules imposés aux êtres en développement par une structure sociale ayant fait amplement la preuve de son incapacité de résoudre aucun des grands problèmes humains : la justice, la faim et la guerre.

La protestation la plus réellement violente contre cet état de choses n'est pas venue d'un jeune barbu vêtu de couleurs tendres : elle a été publiée en 1970, par un Hongrois vivant aux États-Unis, professeur de surcroît : Albert Szent Györgyi, docteur en médecine, docteur ès sciences et prix Nobel de Biologie, âgé de 78 ans².

La justice et le sentiment humain ? La moitié de l'humanité ne mange pas à sa faim, des famines sont prévues : rien d'efficace n'est organisé à l'avance ; pour soigner la totalité des lépreux recensés il faudrait le prix de deux bombardiers lourds : il n'a pas été possible de le trouver. Quant à la paix (que tous les groupes proclament être leur but), il suffit, pour évaluer l'amour que l'on a pour elle, de savoir que le montant des dépenses militaires de chacun des deux super-grands de notre monde depuis vingt-cinq ans dépasse largement cinq mille milliards de francs actuels.

¹ PAUL LÉAUTAUD : *Passe-Temps*, Paris, Mercure de France, p. 218 et sqq.

² A. SZENT GYÖRGYI : *The Crazy Ape*, Philosophical Library, New York, 1970.

Un dernier mot sur l'ombre effroyable que cette folie traîne avec elle : l'explosion de l'ensemble des bombes nucléaires existant actuellement dans le monde ne laisserait subsister sur la terre que quelques végétaux et quelques insectes...

Szent Györgyi propose comme solution de confier les affaires publiques, entièrement dominées — depuis l'ère atomique — par la science et ses dérivés, auxquelles les politiciens n'entendent rien, à une direction de technocrates. Nous ne le suivons pas dans cette voie : quel que soit le système social, il ne vaudra jamais que ce que valent les humains qui le composent, et je crois que l'on peut donner raison à Dumas fils, qui, ayant posé la question : « *Pourquoi les enfants sont-ils si intelligents quand les grandes personnes sont si bêtes ?* » y répondait : « *sans doute qu'on les a mal élevés* ».

La terrible orientation de notre époque est, nécessairement, le résultat de ce qui nous a formés tels que nous sommes : c'est donc contre elle que se dressent ceux qui, vivant déjà dans l'avenir, se veulent libres des erreurs mortelles du passé. Or le caractère inévitable de ce mouvement a été prévu depuis plus de soixante ans par le plus grand sage de l'Inde, Sri Aurobindo. Non seulement il annonçait alors l'apparition certaine d'une mutation de conscience fondamentale, mais il avait défini la nature véritable des besoins de notre époque, expression naturelle d'une évolution de l'homme dont il décrit les étapes et la signification. Des années plus tard, il avait fait naître, dans son Ashram de Pondichéry, une École — devenue depuis un Centre international d'Éducation groupant huit cents élèves — qui a soumis à l'expérience, depuis 1943, les principes qu'il avait énoncés.

L'un de nous avait eu l'heureuse chance d'assister aux débuts de ces travaux et d'en suivre depuis lors les développements ; or ceux-ci ont abouti depuis une dizaine d'années, sous le nom de « Libre Progrès », à des mesures qui correspondent remarquablement aux revendications de nos étudiants.

Dès que nous avons été certains de cette ressemblance, nous avons voulu savoir jusqu'où elle se poursuivait, et ce que pouvait en tirer, pratiquement, notre monde occidental angoissé par l'avenir. Une fois sur la piste, nous avons vite reconnu dans de très nombreux systèmes scolaires modernes, des tendances apparentées à celles qui nous préoccupaient ; certaines tentatives étaient anciennes, mais chacune ne s'intéressait qu'à une partie du problème, qui était très généralement, dans les meilleurs cas, l'ensemble des cours enfantins et primaires. Un système plus poussé est celui de l'École Steiner, et plus encore, celui de l'École de Beauvallon, à Dieulefit. Mais le premier essai complet est celui que A. S. Neill et sa femme ont fait en Angleterre, à Summerhill, depuis 1921. Beaucoup de courage et de persévérance ont été nécessaires à ces pionniers qui ne cachent ni leurs erreurs, ni leurs peines, quand ils décrivent leurs remarquables résultats (3). Ici le système est complet pour les âges correspondant aux six dernières années de nos cours secondaires; mais aucun idéal ne vient inspirer une liberté intellectuelle et morale poussée jusqu'aux limites tolérées par les lois et coutumes anglaises.

Nulle part nous n'avons rencontré un ensemble aussi complet que celui du Centre international d'Éducation Sri Aurobindo à Pondichéry, qui comprend tous les niveaux, depuis le jardin d'enfants jusqu'au premier cycle universitaire, et le fait en dehors de toute confession religieuse, mais sous une impulsion spirituelle constante.

Nous avons eu la chance d'intéresser à notre projet M. Maurice Schumann, ministre des Affaires étrangères, qui connaissait l'œuvre de Sri Aurobindo et désirait avoir des détails sur ses développements récents : nous sommes heureux de le remercier ici pour son aide précieuse. Il est résulté de notre enquête un rapport, mais aussi la conviction que le sujet méritait bien davantage. Un second séjour a donc complété le premier, et c'est aux membres de l'Ashram de Sri Aurobindo, à la Mère qui le dirige et l'inspire que vont nos remerciements pour les possibilités qu'ils nous ont données.

Familier de l'Ashram depuis de longues années ; universitaire de formation, G. Monod-Herzen a étudié les solutions données aux problèmes de l'enseignement considéré comme une éducation intégrale ; et Jacqueline Bénézech, ethnographe, a réuni la documentation sur les activités extérieures de l'Ashram, sur l'origine et les raisons de la venue de ceux qui y participent, on trouvera dans les chapitres qui suivent le résultat de deux séjours de cinq mois chacun. Étant donné que le Centre d'Éducation fait partie d'un ashram indien, que tous ses professeurs sont des disciples de cette grande famille spirituelle, Indiens et non-Indiens, il nous a paru nécessaire de préciser tout d'abord ce que sont les ashrams en général et celui de Sri Aurobindo en particulier, ne serait-ce que pour bien mettre en évidence l'adaptation indispensable que devraient subir les méthodes employées pour pouvoir être appliquées avec succès en France. Nous développerons ce dernier point dans nos conclusions, mais il est important d'affirmer ici que cette adaptation est possible, dès maintenant, et que cela satisferait nos meilleures espérances.

PREMIERE PARTIE

LE SENS DE LA VIE

Une vie sans but est une vie sans joie

La Mère

LA SIGNIFICATION D'UNE CRISE

Ce qui manque le plus à notre vieux monde et surtout à sa jeunesse, c'est de pouvoir donner un sens nouveau à la vie. Les croyances d'hier, idéologies politiques ou religieuses, philosophies ou systèmes économiques, n'ont été que des solutions partielles et temporaires qui nous ont laissé dans l'impasse de notre état actuel. Chacune d'elle a eu son heure de succès, en donnant pour but à notre vie terrestre, d'abord une éternité bienheureuse dans un monde céleste, puis le bonheur sur terre pour une humanité future.

Mais la valeur des paradis à venir a disparu devant les exigences immédiates d'une vie où le profit matériel, qu'il soit en monnaie ou en puissance, avec ce qu'il suppose de satisfactions de ses désirs pour chacun de nous, est devenu le seul mobile important de nos actes.

L'éducation que nous donnons à nos enfants est faite pour les préparer à leur proche avenir, que nous imaginons semblable à notre passé. Elle reflète donc nécessairement la signification que nous donnons à la vie, de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas de pédagogie sans philosophie. Mais celle-ci n'est pas toujours clairement exprimée par les éducateurs : une certaine pudeur les en empêche souvent. C'est justement ce qui se produit pour tous les systèmes d'éducation actuellement appliqués dans les établissements officiels, quelle que soit la couleur politique des pays concernés.

Il est pourtant facile de mettre au clair les convictions qui leur correspondent.

Ces systèmes sont tous du type autoritaire, en ce que des adultes y estiment avoir le droit, et même le devoir, d'imposer à leurs élèves une éducation qui a pour but d'en faire des citoyens conformes au modèle qu'ils croient, eux, êtres le seul souhaitable, car il donne l'espoir d'accéder à des situations assurant un maximum de confort et de considération. Le programme de ce conditionnement étant élaboré exclusivement par des adultes à partir de considérations économiques et sociales qui sont, par définition, totalement étrangères aux enfants est, nécessairement, sans aucun intérêt pour eux. Il est donc normal que son application soit une corvée dont tous les écoliers connaissent le poids; on ne peut le rendre acceptable que par l'exploitation de la vanité individuelle, ou familiale, stimulée par le jeu de notes, de mentions et de diplômes.

Cette méthode est efficace : elle forme, en un minimum de temps, des individus plus ou moins standardisés, remplissant des fonctions utiles pour eux-mêmes et pour ceux qui les dirigent ou les emploient, et cela d'autant mieux que leurs tendances originales étrangères au programme auront été mieux atténuées. Poussé à l'extrême, ce système produit les régiments de robots dont les régimes totalitaires donnent tant d'exemples. Dans tous les cas, ce que l'on peut en espérer de mieux est de faire des individus satisfaits, mais rien de plus, car cette satisfaction se paie presque toujours par une division des activités vitales : d'une part, un métier qui fait vivre et que l'on subit en rêvant d'évasions calmes ou violentes, de vacances vous entraînant vers un ailleurs dont la qualité principale est d'être aussi différent que possible du métier que l'on subit; d'autre part, toutes les tentatives pour réaliser ces rêves, au prix souvent de sacrifices extravagants, avec l'obsession constante du retour prochain au travail. Il n'est pas de psychologue qui ne reconnaisse là les conditions les plus favorables à l'éclosion des névroses collectives qui déchirent la société actuelle.

Dans le domaine particulier de l'enseignement, cette conception de l'éducation aboutit à faire sanctionner les étapes de l'instruction par des diplômes dont la possession est pratiquement nécessaire pour accéder à des postes lucratifs. Il est alors inévitable que les étudiants en viennent à considérer que ces certificats leur donnent un droit à ces situations, et que toutes les familles veuillent que leurs enfants obtiennent ces diplômes. Il en résulte un encombrement des établissements secondaires (du fait des familles) et supérieurs (du fait des étudiants eux-mêmes) ; pour peu que les postes disponibles ne soient pas en nombre suffisant, on voit comment deviennent inévitables des revendications graves sans issues rapides.

LES PRINCIPES

D'UNE ÉDUCATION NOUVELLE

C'est à l'inverse de cette attitude que s'est placé Sri Aurobindo, l'initiateur du Centre International d'Éducation qui porte son nom. Ancien professeur lui-même, il l'exprimait dès 1909 avec une netteté révolutionnaire :

« Le premier principe d'un enseignement vrai est que rien ne peut être enseigné. Le professeur n'est pas un instructeur dressant des recrues ou un surveillant de corvées : il est un aide et un guide. Sa fonction est de suggérer, non d'imposer. En fait, il n'éduque pas l'intelligence de l'élève, il lui montre seulement comment perfectionner ses instruments de connaissance, et il l'aide et l'encourage tout au long de son développement. Il ne lui transmet pas la connaissance : il lui montre comment l'acquérir par lui-même. » (1)

La dernière phrase éclaire la première : si rien ne peut être enseigné, au sens habituel du terme, c'est que l'enfant n'est pas, à sa naissance, une page blanche sur laquelle le maître doit écrire ce qu'il veut, il n'est pas un vase vide à remplir de connaissances; au contraire, il est le résultat de tout un passé, riche d'une hérédité qui s'étend bien au-delà de ses caractères psychologiques, ayant à l'état latent une individualité propre.

L'enfant est semblable à la graine qui porte en elle, invisible mais présente, toute la plante avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Il n'y a pas à lui enseigner ce qu'il doit être, mais à l'aider à manifester ce qu'il est. Chaque être humain a sa nature propre, sa loi de développement qu'il est seul à pouvoir progressivement connaître. Son éducateur peut essayer de le deviner, pour aider sa manifestation : il ne doit surtout pas essayer de la conformer à un programme extérieur. Son rôle est d'écartier les dangers — nous verrons qu'il y en a — et de fournir à l'enfant les conditions physiques, biologiques et culturelles lui permettant de prendre conscience, puis de manifester, les besoins véritables de son être.

Nous disons bien les besoins véritables : c'est-à-dire ceux qui correspondent à l'avenir destiné à chaque individu, non par ceux qui l'entourent et prétendent l'éduquer, mais par sa nature d'homme elle-même et son individualité.

Cela suppose que cet avenir peut être prévu et défini, au moins dans sa nature, sinon dans ses détails. Cette connaissance est la seule essentielle, puisqu'elle seule peut nous révéler le sens de notre vie. De plus, comme l'humanité est une partie de la nature, que ses changements se font selon des lois naturelles, il faut que les transformations de cette nature tout entière aient aussi un sens, c'est-à-dire qu'ils soient les moments d'une évolution, et non ceux d'une agitation régie par le hasard.

Il faut insister sur ce point, car il marque la séparation entre l'expérience de Sri Aurobindo et les croyances d'une partie importante des philosophes actuels, qui s'appuient sur une interprétation bien particulière des principes scientifiques.

Notre science est régie par deux principes fondamentaux : le principe d'objectivité et celui du déterminisme.

Le premier fait une distinction nette entre le sujet qui observe et les objets de son observation. Le sujet dirige son activité vers la réalisation de ses projets, dont la création de la science est un bon exemple; il estime, par analogie, que les humains ont la même forme de conscience que lui, mais, pour ce qui est des autres êtres, il ignore s'ils sont ou non conscients, à quel degré et sous quelle forme. De plus, il constate que pour construire une image rationnelle du monde, où tous les êtres non humains sont liés par des relations logiques, il n'a jamais eu besoin de leur supposer de conscience ou de projets d'aucune sorte. Il généralise cette constatation en admettant qu'elle sera toujours vraie, et déclare que la notion de projet est inutile à la science, dans les limites que nous venons d'indiquer. En bref, il ne s'intéresse qu'au « comment » des événements, et laisse le « pourquoi » aux philosophes. Bien entendu, d'avoir décidé que la notion de projet lui était inutile ne lui donne aucun droit d'affirmer que de tels projets n'existent pas : ils sont extérieurs à la science, qui ne peut donc rien en dire.

Au contraire, les philosophes dont nous parlions font de l'homme une exception unique dans toute la nature, en ce qu'il est seul à agir selon des projets, ce qui les conduit au « refus systématique de considérer comme pouvant conduire à une connaissance « vraie »

toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de « projet¹ ».

Il ne s'agit plus ici de logique, mais d'une profession de foi donnant de la « vérité » une définition dogmatique. Cette prise de position a pour conséquences, d'une part, de rendre impossible toute psychologie scientifique, car le philosophe est bien le dernier à pouvoir nier l'existence de projets dans la conscience humaine... et, d'autre part, de faire du hasard, moléculaire, terrestre ou cosmique, le *deus ex machina* de toute existence.

Or, le second principe fondamental de notre science est le principe du déterminisme, ce qui revient à dire qu'un événement dépend toujours d'autres événements, que l'on appelle ses causes ; de telle sorte que si ces causes sont connues, l'événement qui en dépend peut être entièrement décrit à l'avance, et que si ces causes se produisent, l'événement prévu s'accomplit nécessairement.

Si, maintenant, une partie seulement des causes est connue, cela introduit une incertitude dans la prévision, assez semblable au manque de netteté qu'un défaut de mise au point donne à une image photographique. Dire que des causes inconnues — qui n'en sont pas moins agissantes — ont agi au hasard, c'est avouer notre incapacité de préciser l'état final. Plus forte est la part de hasard, plus grande est l'ignorance : plus l'image est floue.

Si la lumière est répartie entièrement au hasard sur la pellicule photographique, celle-ci est noircie d'un voile uniforme : il n'y a plus d'image. Le hasard par lui-même ne peut conduire qu'à l'uniformité, à un brouillage complet : c'est le cas des billes dans la roue d'une loterie.

Il est logiquement inacceptable d'attribuer au hasard une évolution quelconque, une suite d'états ayant une direction déterminée, et ceci même dans le domaine purement physique².

Donc, si l'on croit, comme les philosophes auxquels nous faisons allusion, que la vie et la nature entière sont le fait du hasard, et seulement du hasard (ce qui revient à lui donner tous les attributs d'un dieu), on est obligé de nier l'évolution de ce monde. Ce que nous appelons ainsi, ne serait plus alors qu'une étiquette inexacte que nos sentiments appliqueraient à des changements sans signification, sans origine et sans but : cela resterait à démontrer. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que ces considérations laissent entièrement de côté l'aspect conscient de l'homme (et probablement d'autres êtres...), ce qui est une fâcheuse lacune dans une production qui se veut philosophique...

Cette forme de matérialisme divinisant le hasard est récente, mais sa tendance est ancienne et, en 1919, Sri Aurobindo la décrivait ainsi :

¹ JACQUES MONOD, *Le hasard et la nécessité*, ch. I, PP. 32, 33.

² Les tentatives faites pour expliquer par des actions agissant au hasard la croissance continue de l'entropie dans un système physique isolé n'ont pas abouti, jusqu'à présent, à des démonstrations décisives.

« L'hypothèse matérialiste — ce n'est rien de plus qu'une hypothèse, car elle n'a jamais été prouvée — est que l'activité de la matière non vivante, sous certaines conditions inconnues, aboutit à l'apparition d'une vie inconsciente qui, dans sa nature réelle, n'est que le résultat des actions et réactions de l'énergie matérielle. De même l'activité de celle-ci — toujours sous certaines conditions inconnues, — aboutirait à l'apparition d'un mental conscient¹ qui, lui aussi, n'est en réalité que le résultat d'actions et de réactions de l'énergie matérielle. Cela n'est pas prouvé; mais ceci, dit-on, n'a pas d'importance : cela montre seulement que nous n'en savons pas assez ; mais un jour, nous saurons. La réaction physiologique nécessaire, appelée par nous intuition, ou suite de raisonnements couronnée par une découverte, s'étant, je pense, produite dans un système nerveux convenablement constitué et dans le cerveau le plus riche en circonvolutions d'un Galilée de la biologie — alors cette grande et simple vérité sera prouvée, comme bien d'autres choses dont se moquait jadis le bon sens superficiel de l'humanité. Mais la difficulté est que cela semble bien impossible à prouver. Même en ce qui ne regarde que la vie, qui est de beaucoup la moindre difficulté, la découverte de certaines conditions chimiques, ou physiques et mécaniques, suffisantes à déterminer l'apparition de la vie, ne prouverait rien de plus que le fait, pour ces conditions, d'être favorables ou nécessaires à la manifestation de la vie dans un corps — il doit y avoir de telles conditions dans la nature des choses — mais non pas que la vie n'est pas un pouvoir nouveau et plus élevé de la force de l'être universel.

« Quand nous arrivons au mental, nous y voyons — comment pourrait-il en être autrement dans un mental incarné ? — une réponse, une interaction, une connexion, une correspondance si vous voulez. Mais aucune quantité de correspondances ne peut expliquer comment une réaction physique peut être convertie, ou devenir équivalente à, ou constituer par elle-même, une opération consciente, une perception, une émotion, une pensée, ou prouver que l'amour est un produit chimique ou que la théorie platonicienne des idées, l'Iliade d'Homère, ou la conscience cosmique d'un yogi, est seulement une combinaison de réactions physiologiques, un complexe de changements de la matière grise, ou la flamboyante merveille de décharges électriques². »

*
* *
*

Ce que Sri Aurobindo ne peut pas accepter dans ce schéma matérialiste, c'est sa manière de prétendre expliquer le passage de la matière à la vie et de la vie à la conscience par des hypothèses qui ne reposent ni sur l'expérience, ni sur la raison, mais sur une conviction sentimentale. Ce qu'il faut, pour remplacer valablement cette esquisse, c'est la transformer en la complétant. Cela conservera sa forme, comme nous allons le voir, en renouvelant entièrement sa signification. Pour cela, il faut construire une philosophie cohérente et complète de l'évolution humaine pour l'ensemble de ses aspects ; le point de départ en sera le double fait de l'évolution et de l'hérédité.

¹ Nous traduisons par mental l'anglais mind, le mot français esprit étant impropre en raison de sa liaison avec l'adjectif spirituel qui a un tout autre contexte.

² Sri Aurobindo — *The Problem of Rebirth*.

A l'heure actuelle, chacun sait que notre terre eut, dans un passé qui se compte en milliards d'années, une existence purement minérale, incandescente, et qu'après des âges tumultueux de refroidissement progressif, des êtres vivants y sont apparus, puis, parmi eux, des humains. Quand on détaille cette suite d'états, on constate que des êtres nouveaux de plus en plus complexes sont apparus à mesure que l'on se rapproche de l'époque actuelle : tous ces changements s'étant faits dans un ordre déterminé, sont autant de preuves qu'il s'agit d'une évolution.

Comme rien ne nous permet de dire que celle-ci se soit arrêtée actuellement, cela place au premier plan de nos problèmes celui de l'avenir vers lequel nous sommes entraînés, de sa nature et du rôle que nous pouvons jouer dans cette perspective.

Fidèle au sentiment de l'unité fondamentale de toute existence, qui est commune à la plupart des traditions philosophiques et forme le centre de la pensée indoue, Sri Aurobindo refuse toute valeur aux métaphysiques ne tenant pas compte des trois aspects sous lesquels se présentent à nous les êtres : matière, vie et conscience. Il n'y voit pas trois principes séparés, mais trois faces d'une seule et unique réalité, pouvant être latentes ou manifestes, mais qui sont toujours présentes dans chaque être.

Il n'y a plus alors à invoquer d'actions particulières et miraculeuses pour expliquer l'apparition de la vie ou celle de la conscience, puis de la conscience réfléchie : elles sont l'inévitable résultat de l'évolution naturelle du monde. Un certain degré de complexité moléculaire — entièrement explicable par les lois physico-chimiques — rend possible, et même nécessaire, la manifestation d'une série de comportements liés qui forment la vie, sans que celle-ci soit pour cela un phénomène physique. De même, une complexité organique suffisante permet — et rend inévitable — la manifestation d'une conscience qui n'est pourtant pas une sécrétion du système nerveux. Il n'y a pas de matière inerte, vivante ou consciente : les trois possibilités sont présentes, inséparablement, dans chaque existence, mais elles n'y sont pas toutes également manifestes.

De ce point de vue, toute l'évolution de la nature prend alors la signification d'une expression graduelle des possibilités latentes des êtres, à tous les niveaux et dans tous les états : en particulier pour les humains. Chez l'homme, elle se présente comme une évolution de la conscience beaucoup plus que comme une variation de la forme. Mais alors que l'animal subit son évolution, y compris celle de sa conscience vitale et affective, l'homme a la possibilité d'en prendre la direction : c'est dans la mesure où il le fait qu'il est autre chose qu'un animal pensant. Ce pouvoir, lié à l'éveil des fonctions mentales réfléchies (l'animal pense peut-être, mais l'homme sait qu'il pense), est un pouvoir d'une importance essentielle que tous possèdent, car, même chez ceux qui l'emploient fort peu, il existe une pression psychique, manifestée par des curiosités, des désirs, des besoins intellectuels, qui tend à accélérer l'évolution de la conscience suivant un rythme nouveau, beaucoup plus rapide que celui qui lui était donné par l'évolution animale. Cette manifestation accélérée ne va pas sans difficultés : tout ce qui, dans l'individu, est un acquis du passé, toute l'hérédité de l'espèce elle-même, tend à maintenir par inertie l'état animal ancien et son rythme lent.

Ainsi, l'homme est l'enjeu d'une concurrence constante des forces du passé et de celles de l'avenir. Cette situation est spécialement visible au cours de l'évolution psychologique de

l'enfant. Son éducation ne doit pas, répétons-le, être l'application d'un programme élaboré par des adultes en vue d'atteindre un but choisi par eux ; ce doit être une culture, au sens agricole du mot : une transformation progressive, un épanouissement de ses possibilités selon les besoins propres à chaque individu. L'expérience montre combien ces besoins sont différents en qualité et en quantité, de l'un à l'autre ; il suffit de laisser les enfants poser librement des questions pour s'en rendre compte. On s'aperçoit alors que le niveau psychologique, défini par ces besoins, varie avec l'âge, d'abord rapidement, puis de moins en moins vite, pour atteindre en général insensiblement un point fixe : il y a immobilité, arrêt de développement. Mais ce n'est pas la règle : on voit des individus continuer leur évolution durant toute leur vie. S'il y a plus tôt un arrêt, c'est par l'action d'une cause extérieure, ou par l'inertie de l'individu.

Une étude attentive de ces faits montre qu'ils peuvent tous se rattacher à l'idée que le sort normal de tout être humain, libre d'influences contraires, est un épanouissement graduel de sa conscience, manifesté par la maîtrise de toutes ses possibilités latentes.

Quant au niveau final atteint, il varie extrêmement et paraît dépendre largement des dispositions héréditaires, d'une part, et des efforts de l'individu, d'autre part. Ce qui reste constant, dans tous les cas, c'est qu'il s'agit d'un processus naturel. L'éducation véritable ne peut donc être que l'ensemble des moyens propres à faciliter et prolonger cette évolution. Toutes les méthodes d'enseignement suivant des normes artificielles risquent de produire des déformations psychologiques faisant des enfants des infirmes et des névrosés : c'est en ce sens que rien ne doit être enseigné. Et ceci ne s'applique pas à l'enfance seulement : toute la vie de l'homme doit être une manifestation de plus en plus complète de son être intérieur, ce qui ne signifie nullement qu'elle doive se faire au hasard.

Jusque-là, nous sommes dans le domaine de l'observation scientifique courante. Un philosophe ne peut en rester là et un yogi ne le doit pas.

Sri Aurobindo n'aimait pas être appelé philosophe : il disait que ce sont trop souvent des gens qui parlent très bien de ce qu'ils connaissent très peu. Dans le meilleur des cas, le philosophe ne peut pas se satisfaire d'un système incomplet. A la différence de l'homme de science, qui ne doit se préoccuper que du comment des phénomènes, il a le droit de leur chercher un pourquoi, en admettant que si ce genre d'interrogation se pose à lui, c'est parce que quelque chose y correspond hors de lui. Et même s'il ne va pas jusque-là, il faut bien qu'il imagine une cause à l'évolution que l'on constate. Il a, en ce qui concerne celle que nous venons de décrire, le choix entre deux directions opposées pour joindre le monde matériel à celui de la conscience : ou bien partir de la matière pour expliquer la vie et la conscience, ou bien prendre l'esprit comme point de départ pour justifier la vie et la matière : matérialisme d'une part, idéalisme de l'autre. Dans les deux cas, l'origine de l'enchaînement, étant admis sans explication possible, reste un mystère. On ne peut éviter cette situation qu'en ayant recours à un cycle où l'origine se confond avec la fin. C'est ce que Sri Aurobindo a fait, mais sa philosophie n'en est une que par surcroît : il se définissait lui-même comme étant d'abord poète, puis yogi.

*

* *

Nous avons employé une fois déjà ce mot de yogi, et l'on sait qu'il désigne celui qui pratique le yoga. Malheureusement, depuis quelques années, ce terme s'est vulgarisé en Europe et en Amérique, devenant l'étiquette publicitaire d'exercices de culture physique, d'origine indienne et souvent excellents, mais n'ayant que des rapports lointains avec ce que les yogas sont dans l'Inde.

Le mot lui-même vient d'une racine sanscrite — yuk — qui se retrouve en français dans « joug » et « joindre ». Le yoga est l'union de la conscience humaine avec ce qui apparaît comme son origine et son centre dans les états les plus élevés qui lui soient accessibles. Ce but est atteint par l'emploi d'exercices psychologiques destinés à élargir le domaine de la conscience : on distingue plusieurs de ces techniques qui sont autant de yogas particuliers. Tous exigent un parfait équilibre affectif et mental et une bonne santé. C'est cette dernière condition qui a fait apparaître dans les yogas des prescriptions d'hygiène et d'exercices physiques : quand ceux-ci sont pratiqués sans lien avec un but spirituel, ils ne méritent aucun autre nom que celui de culture physique.

Il va sans dire que pour Sri Aurobindo, le yoga doit s'entendre dans son sens le plus élevé et le plus complet : nous aurons à y revenir. Ce qui importe ici est de souligner le caractère essentiellement expérimental de ce que l'on appelle sa philosophie. Le yoga n'est pas une doctrine abstraite : c'est une science vécue ; mais c'est une science du développement de la conscience humaine et de ses conséquences : c'est donc une éducation. C'est dans cet esprit que Sri Aurobindo a développé son message.

Comme yogi, il avait étendu le champ de sa conscience au-delà des limites habituelles, sous forme d'expériences précises de connaissances qui restent généralement à l'état d'idées chez des individus n'ayant pas suivi le même entraînement ; et comme poète, il pouvait les exprimer par des mots assez évocateurs pour en faire saisir l'existence à ceux qui n'en possédaient pas l'expérience. Ces faits supplémentaires, le yogi se doit d'en tenir compte dans ses essais d'explication du monde et de l'homme. C'est pourquoi ce que nous appelons métaphysique de Sri Aurobindo ne se présente pas seulement comme un système de déductions rationnelles, mais surtout comme la description d'un univers à la fois extérieur et intérieur à l'homme, comme le récit d'une exploration qui ne tire pas sa cohérence de sa logique seule, mais de l'existence même d'une unité totale joignant chaque expérience à toutes les autres. Sa description est essentiellement dynamique, toute existence étant un passage du latent au manifeste, de la graine à l'arbre, mais aussi de l'arbre à la graine, une totale évolution en un cycle complet : reste à fixer le point qui en sera à la fois l'origine et la fin, voire le but.

Ne pouvant choisir le domaine intermédiaire, vital, trop évidemment dépendant des deux autres, nous retrouvons l'alternative entre le matérialisme et l'idéalisme. Mais il prend une apparence nouvelle : avoir admis, comme le résultat incontestable d'une expérience profonde, l'unité fondamentale, fait que la matière apparaît comme le sommeil de la vie et de la conscience (et non leur absence) et la pure conscience comme l'expression totale, l'éveil intégral des possibilités de la vie et de la matière.

Dès lors, étant donné les caractères de l'évolution qui est la nôtre, il n'est guère possible de prendre pour accomplissement final l'inertie opaque de la léthargie matérielle : c'est la conscience qui sera l'état final. Mais certes pas notre conscience actuelle : ce qu'elle peut devenir, ce qu'elle sera quand, ayant substitué sa volonté à la nécessité de la nature, l'homme aura fait totalement épanouir ses possibilités, quand il sera devenu ce qu'il est. Dans cette perspective, l'idée même d'un but change de destination. Si l'évolution est cyclique, il ne suffit pas que la matière conduise à l'esprit : il faut aussi qu'un chemin inverse, une involution existe, par laquelle on passe de la conscience absolue à la subconscience et au sommeil matériel. Et dans ce cycle la perpétuelle découverte d'un nouvel aspect d'une même vérité totale, qui est le but, qui, seul, est.

*
* *

Si nous revenons de ces généralités jusqu'à l'homme, nous entrevoyons pour son expérience trois domaines : celui de son unité individuelle, celui de l'unité multiple de la nature dont il fait partie, puis, au-delà de toute distinction, unissant, sans les faire disparaître, l'un et le multiple, le transcendant, dont rien ne peut être décrit. C'est à lui seulement que peut s'appliquer — si l'on veut qu'il ait un sens — le terme de Divin. C'est ainsi que Sri Aurobindo l'emploie; le mot dieu, avec ou sans majuscule, ne figure dans son œuvre que pour désigner une certaine forme de manifestation du Divin.

Le Divin est l'Absolu de la philosophie indienne : Parabrahman. Il faut prendre garde de ne pas y voir un état « supérieur » aux autres, car en ce cas il en serait séparé alors qu'il en est la totalité ; il comprend dans son unité les aspects que notre Intelligence oppose. Chez l'homme il apparaît comme le Soi profond, ce qui fait son unité humaine à tous les niveaux, le centre de sa Personne; et toute son évolution est sa prise de possession progressive par son être spirituel, sa Vérité, le Divin en lui.

Comme nous l'avons rappelé, cette évolution est liée, dans son passé, à une complexité croissante, celle des molécules, puis des organismes et, dans ceux-ci, à celle du système nerveux et de son cerveau ; complexité qui a pour base, pour moyen, l'ensemble des mécanismes de l'hérédité. Celle-ci décrit, résume ou justifie l'action de l'évolution dans ses détails, mais ne rend pas compte de la continuité de sa direction. La même lacune se montre déjà dans le domaine physique, mais elle est moins apparente ; bien que tout aussi importante, elle devient, au contraire, un phénomène de premier plan dans le domaine de la conscience, et la complexité physiologique sous-jacente ne peut en aucun cas en être la cause suffisante, ni dans le groupe social, ni dans l'individu. C'est un fait d'expérience : l'enseignement, au sens large du mot, c'est-à-dire l'ensemble des influences extérieures modifiant l'individu, ne suffit pas à déterminer son épanouissement intérieur : il y faut une décision de l'individu lui-même. Ce n'est pas la communauté de Bethléem ou de Nazareth qui a fait le Christ, ni celle de Kapilavastu qui a fait le Bouddha.

Et cette décision, cette volonté individuelle, faisant faire un pas décisif dans une direction parfaitement prévisible, ne peut pas être un résultat du hasard, même si celui-ci peut amener des circonstances favorables. Il faut donc compléter les effets de l'hérédité physique d'une transmission des acquisitions conscientes par un support autre que

matériel. C'est alors ce support qui est l'homme véritable, toujours à l'arrière-plan de notre personnalité extérieure, non pas comme l'émergence de traces des énergies naturelles inconscientes ou subconscientes — qui sont des legs du passé — mais comme un super-conscient conservant l'essentiel des expériences des vies passées, contenant les possibilités de l'avenir. Sri Aurobindo lui donne le nom d'être psychique au sens grec du terme, c'est-à-dire d'âme, véritable intermédiaire entre le petit moi de notre expérience courante et l'Un transcendant.

Ce caractère d'intermédiaire et de support de l'évolution, fait de cet être psychique, de cette âme, un être en continuelle croissance, grâce aux activités de la personnalité qui lui est jointe. Et comme il n'est que trop évident qu'une seule vie humaine ne suffit pas à assurer la plénitude de son épanouissement, il faut que l'être psychique dispose d'une succession de personnalités : la métempsychose, familièrement appelée réincarnation en Occident, est donc une nécessité pour rendre compte de l'évolution humaine. Selon l'expression d'un sage taoïste : « *Le corps de l'homme est l'alambic où il distille sa propre immortalité.* »

*
* *

Il ne suffit pas de rendre ainsi compte de notre état présent et d'avoir indiqué l'itinéraire que nous avons suivi pour y parvenir : il faut en prévoir l'étape prochaine où l'on peut voir, au choix des préférences individuelles, le résultat ou le but de notre existence. Voici comment Sri Aurobindo résume sa vision du passé et montre le chemin de l'avenir :

« L'Esprit n'est pas apparent dans les choses depuis le commencement; mais s'y trahit lui-même par la lumière croissante de sa manifestation. Nous voyons les pouvoirs comprimés de la nature prendre le départ de leur libération à partir de leur involution originelle, révéler en une passion d'activité les secrets de leurs infinies possibilités, faire pression sur elles-mêmes et sur le principe inférieur qui les soutient pour faire de son mouvement — dont elles sont forcées de dépendre — une activité supérieure adaptée à leur propre nature, et sentir leur propre grandeur dans celle des manifestations où elles se révèlent elles-mêmes. La vie s'empare de la matière et y insuffle les innombrables aspects de son abondante force créatrice, ses formes subtiles et variables, son enthousiasme de naissance et de mort, de croissance, d'action et de réaction, sa volonté d'une organisation de plus en plus complexe, son expérience, sa recherche frémissante et la sensation qu'elle tire de la conscience de son plaisir et de sa douleur et de la saveur de son activité compréhensive ; le mental se saisit de la vie pour en faire l'instrument de merveilles de volonté et d'intelligence ; l'âme possède et élève le mental par l'attrait du beau, du bien, de la sagesse et de la grandeur, vers la joie de quelque existence idéale supérieure entrevue ; et pendant tout ce miraculeux mouvement et cette ascension vers les hauteurs, chaque étape prend pour base un niveau plus élevé et s'ouvre vers un but et une vision plus claire, plus grande et plus complète de l'esprit, toujours caché et se manifestant en toutes choses.

« L'œil fixé sur l'évolution physique ne voit que la grandeur mécanique et la subtilité de la création; l'évolution de la vie s'ouvrant au mental, l'évolution du mental s'ouvrant à

l'âme de sa propre lumière et de son action, l'évolution de l'âme à la flamme resplendissante des infinis de l'être spirituel, sont les signes les plus importants qui nous permettent une approche plus ample et plus fine du secret qui se révèle lui-même. L'évolution physique n'est qu'un signe extérieur, le développement de plus en plus complexe et subtil d'une structure de base extérieure au moule de la forme prévue pour être le support dans la matière de l'harmonie spirituelle dont les accords surgissent. Sa signification spirituelle nous atteint quand la phrase s'élève ; mais ce n'est qu'en atteignant le sommet de la montée que nous possédons la signification totale de cela, dont toutes ces premières dispositions étaient les contours, une esquisse ou une notation grossière. La vie elle-même n'est qu'un véhicule coloré, la naissance physique une commodité pour les naissances de plus en plus grandes de l'Esprit.

« Le processus spirituel de l'évolution est donc en quelque sorte une création, mais une auto-création, non pas le fait de faire être ce qui n'avait jamais été, mais la poussée vers l'extérieur de ce qui était implicite dans l'Être.

*« La théorie scientifique part de l'être physique et fait de l'être psychique un résultat et une conséquence du corps ; cette autre théorie part de l'âme et voit dans l'être physique un instrument pour le réveil à lui-même d'un esprit absorbé dans l'univers de la Matière¹.
»*

On le voit : connaître le sens de la vie c'est posséder le secret de l'éducation. Nous savons que pour donner aux multiples problèmes de notre présent des solutions ayant une chance sérieuse d'être respectées par le temps, et confirmées par lui, il faut qu'elles soient conformes à l'avenir vers lequel nous aspirons irrésistiblement. Nous ne pouvons pas prétendre, évidemment, prévoir ce futur en détail et surtout sur une profondeur appréciable. Mais il est possible à l'explorateur aventureux du monde intérieur, d'en saisir les lignes de force essentielles. Nous venons d'esquisser la signification du passé, qui est l'apparition successive des aspects universels de l'existence aboutissant actuellement à l'homme, individu dont l'aspect supérieur est le pouvoir mental. L'étape prochaine doit donc être l'apparition d'un pouvoir nouveau, supramental, de notre conscience. Et ceci correspondrait à une mutation incomparablement plus importante que les précédentes.

Celles-ci étaient les étapes d'une libération progressive : la vérité s'y mêlait nécessairement à l'erreur en une connaissance toujours relative, tendant vers une perfection qu'elle ne pouvait atteindre. Maintenant la limite supérieure est atteinte : le pas suivant doit être un renversement de notre position, une possession de notre être véritable, très partielle d'abord, mais s'amplifiant progressivement.

Jusqu'à présent nous tendions vers la Vérité : maintenant on nous dit — après expérience faite — qu'elle est accessible. Et non pas dans un autre monde, ni dans un lointain avenir : ici et dès maintenant. C'est-à-dire, puisque l'évolution est continue pour l'ensemble des êtres, même si elle est une mutation discontinue pour l'individu.

¹ Ibid. pp. 74-76, 35.

La conclusion est de taille et ses conséquences trop graves, dès que l'on voudra passer de la théorie à l'application, pour que l'on puisse en faire état sans une vérification complète.

C'est peut-être pour en avoir ressenti si impérieusement l'exigence que Sri Aurobindo est plus qu'un philosophe — du moins au sens actuel du terme. Car il avait mesuré la grandeur de l'œuvre et ses dangers, et décidé d'en faire l'épreuve sur lui-même.

DEUXIÈME PARTIE

SRI AUROBINDO ET SON ASHRAM

NAISSANCE

DU LIBRE PROGRÈS

Toute vie est yoga
Sri Aurobindo

SRI AUROBINDO

Aurobindo Ghosh est né à Calcutta le 15 août 1872. Sa première éducation fut calquée sur le modèle britannique. Après quatorze années d'études littéraires accomplies avec plein succès en Angleterre — de 7 à 21 ans — il revint dans son pays comme secrétaire du Maharadja Gaekwar de Baroda. Il se consacra très vite en partie, puis de plus en plus complètement, à la vie politique, en militant pour la libération de l'Inde. En même temps il apprenait à connaître sa civilisation et son incomparable contribution à la connaissance de l'homme, de son destin et de ses possibilités. En 1904 il commence la pratique du yoga : sa conception de l'avenir de l'Inde devait en être complètement renouvelée et l'ironie du sort a fait jouer à ses adversaires britanniques un rôle capital dans cette évolution.

En effet, son activité révolutionnaire l'avait fait arrêter, et c'est pendant l'année de prison préventive qu'il fit à Alipore, qu'il trouva les conditions voulues pour atteindre le premier sommet de ses recherches.

Privé de liberté extérieure, l'homme politique put enfin laisser la première place au yogi. Ce fut une année de méditation presque constante, de communion avec les plus hautes instances de sa conscience. A sa sortie de prison, Sri Aurobindo avait la conviction que la libération de l'Inde était certaine dans un avenir raisonnable, mais que cet événement capital n'était pourtant qu'un aspect d'un plus vaste problème. Les témoignages historiques que nous possédons s'étendent sur trois mille ans pendant lesquels, ni les

religions, ni les idéologies politiques — qui sont des religions sociales — ni les philosophies ou les systèmes économiques, n'ont réussi à résoudre un seul des grands problèmes humains : la guerre, la faim, la justice et la liberté. Si tous ces essais — que nous savons sincères — ont échoué, c'est qu'une erreur commune à tous rendait le succès impossible : la croyance à l'efficacité d'une mesure extérieure à l'homme. Donc ce qu'il fallait changer, ce n'est pas l'appareil légal, c'est l'homme lui-même : la solution sera peut-être longue à se réaliser, mais il n'y en a pas d'autres pour approcher, puis atteindre, l'idéal de l'unité humaine. (2)

On retrouve ici ce qui est, depuis fort longtemps, une différence fondamentale de deux catégories d'êtres humains : ceux qui, devant un problème à résoudre, se demandent « quoi faire », et ceux qui se demandent « comment être ». L'Occident ne paraît guère connaître que la première attitude et commence peut-être à se rendre compte de ce qu'elle entraîne, quant à l'autre, elle a toujours eu en Orient de nombreux partisans. Être, au sens vrai du terme, c'est exprimer pleinement sa nature véritable, la loi propre de son être — son svadharma — par un libre épanouissement.

Trois fois acquitté, il n'était plus question pour ce prisonnier libéré, de politique militante, mais l'autorité britannique ne pouvait en avoir aucune idée et le jugeait assez dangereux pour lui appliquer des mesures exceptionnelles. En ces temps-là, une loi de sécurité donnait au gouverneur, vice-roi des Indes, le droit des lettres de cachet : la détention sans procès ni justification, pour une durée indéterminée, de ceux qui risquaient de troubler gravement l'ordre public. Un acquittement — et même trois — ne donnaient donc aucune assurance de liberté. En fait, Sri Aurobindo allait être arrêté de nouveau quand il perçut intérieurement l'ordre de se réfugier, d'abord à Chandernagore, puis à Pondichéry, où il débarqua le 4 avril 1910. L'essentiel était alors, pour lui, de vérifier dans la retraite, l'exactitude, la portée et les conditions d'application de sa découverte. Sa décision de se consacrer totalement à ce travail fut amèrement et sévèrement jugée par ses compagnons : quatre seulement le suivirent, puis six autres. Il n'avait aucune intention de constituer autour de lui une communauté de disciples. De 1910 à 1914 ceux-ci devinrent à peine trente. Tous avaient une dévotion totale pour celui qu'ils considéraient comme leur Maître spirituel, mais ils ne ressentaient pas pleinement la nécessité de manifester cet idéal par la perfection de leurs activités matérielles. C'est alors que deux Français, Paul et Mira Richard, sont arrivés à Pondichéry et se sont joints au groupe des disciples. On décida la publication d'une revue mensuelle — Arya — éditée en français et en anglais, destinée à répandre les œuvres nouvelles de Sri Aurobindo.

La rédaction de ces articles périodiques fut une extraordinaire manifestation de maîtrise intellectuelle et mentale de leur auteur. Il écrivait, en effet, au fur et à mesure, les différentes parties du prochain fascicule, se fixant à l'avance le nombre de pages à écrire pour chacune d'elles et menant ainsi de front, simultanément, la rédaction d'œuvres considérables et aussi différentes que *Le Secret des Védas* (une nouvelle interprétation des textes védiques), *La Vie divine* (métaphysique de la manifestation divine), *La Synthèse des Yogas* (technique des yogas), renouvellement de son but et de sa méthode.

Cette revue fit, dans l'Inde, une profonde impression, surtout dans les États où Sri Aurobindo avait vécu le plus longtemps : le Bengale et le Gudjerat. Une correspondance

abondante s'ensuivit, puis la venue de disciples nouveaux. La guerre de 1914-18 obligea les Richard à rentrer en France, mais en 1920, Mira Richard revint définitivement à Pondichéry, seule : elle ne devait plus en repartir.

Profondément consciente, depuis son enfance, de l'importance de la vie spirituelle, mais convaincue aussi de la nécessité de son expression matérielle, elle apportait au petit groupe ce qui lui manquait : la capacité de réalisation pratique. Un dur et long travail commença qui transforma complètement la vie quotidienne de ces hommes et de ces femmes, et créa leur unité : un ashram était créé. Le 29 février 1926, Sri Aurobindo décidait de se consacrer plus complètement à ce que l'on a très justement appelé « l'aventure de la conscience » ; il déclarait alors solennellement, aux disciples assemblés, que Mira était son égale spirituelle et qu'il lui confiait toute leur direction matérielle et spirituelle, tout en les laissant libres de lui écrire s'ils en sentaient le besoin : mais il ne les verrait plus. C'est alors que Mira devenait ce que l'on appelle dans l'Inde : la Mère de l'Ashram.

*
* *

Ashram est un mot que l'on entend beaucoup depuis quelques années, dans l'Occident européen ou dans l'extrême Occident américain. Dans l'Inde, il est familier depuis trois millénaires : ici et là, il n'évoque pas le même mode d'idées, de sentiments et d'espoirs. Il est nécessaire ici de bien préciser son sens général et la signification particulière qu'il prend dans notre cas.

Un ashram est une famille groupée autour d'un instructeur, mais ce n'est pas la nature, le vaste mécanisme de l'hérédité matérielle, qui en a réuni les membres : c'est leur libre volonté.

Leur seul but est de suivre le mode de vie qui permet à chacun d'eux de se transformer pour se rapprocher du but atteint par le Maître choisi. Un ashram n'est donc pas un couvent, son instructeur est un Maître parce que ses disciples l'ont reconnu comme tel ; ce n'est pas un supérieur élu ; s'il existe une règle de vie dans cette communauté, c'est parce que chacun de ses membres entend conformer ses actes à la doctrine du Maître, sans avoir, pour cela, prononcé aucun vœu, et cette règle n'a été reconnue ou imposée par aucune autorité religieuse. Son seul but est la pratique d'un yoga.

A la mort de l'instructeur — ou s'il juge bon de se retirer de la vie commune — l'ashram disparaît, mais il arrive que le Maître ait, lui-même, désigné avant son départ, l'un de ses disciples comme étant égal à lui-même, et par conséquent apte à lui succéder. En ce cas, sauf en de très rares exceptions, l'ashram prend le nom de son nouvel instructeur¹.

¹ Il existe des établissements religieux indiens qui sont des couvents au sens où nous l'entendons en Europe : ce sont les Moths. La plus connue, à l'étranger, de ces congrégations, est sans doute l'Ordre de Ramakrishna et son Moth de Belour, dont les missionnaires rayonnent en Amérique et en Europe.

Les ashrams ne sont pas des institutions philanthropiques. Leur influence sociale est souvent grande et bénéfique — nous en verrons des exemples — mais ce n'est là qu'une conséquence prévue et très bienvenue par l'instructeur, ce n'est pas un but.

Celui-ci, nous l'avons dit, est d'ordre spirituel. Il ne faut pas en conclure qu'il n'ait pas de contrepartie matérielle ; la plupart des ashrams ne disposent pas de réserves financières et vivent presque au jour le jour; les disciples — et souvent leurs instructeurs — participent à tous les travaux d'entretien et sont obligés par leurs petits moyens d'être d'une extrême frugalité. Une telle vie, sa consécration au « travail » au sens le plus noble du mot, mérite le respect. Un ashram n'est pas une curiosité touristique. Il est très regrettable que des étrangers croient naturel de demander et d'accepter, sans raison valable, l'hospitalité d'ashrams dont les membres sont presque toujours plus pauvres qu'eux-mêmes. Ces personnes devraient savoir que toute l'Inde est pauvre : elle produit — quand l'année est bonne — juste ce qu'il lui faut pour se nourrir ; aussi nul n'a le droit de lui demander quoi que ce soit, sans donner en échange du travail ou de l'argent.

D'autre part, celui qui frappe à la porte d'un ashram est sûr d'être accueilli, au moins pour deux ou trois jours, car on admet qu'il ne se le permettrait pas s'il n'était pas sincèrement en quête d'instruction spirituelle.

Il est fréquent, dans l'Inde, de voir un homme, qui a rempli les devoirs de sa vie extérieure, marié ses enfants, payé ses dettes et veillé à la sécurité des siens, quitter sa maison, revêtir la robe couleur d'aurore des pèlerins et partir à la recherche de Celui qui lui indiquera la Voie, qui donnera sa vraie valeur à sa vie. Il va d'ashram en ashram jusqu'au jour où il trouve, non pas le sien, mais celui auquel il appartient, où sa place l'attend. La quête s'arrête alors, pour un mois, pour un an, pour la vie : tous les disciples ne sont pas destinés à un changement définitif de leur existence ; mais tous sont à même, aux pieds du Maître, de participer à une vie nouvelle, de faire l'expérience de sa valeur profonde. Et si le pèlerin sent un jour que son chemin passe par le retour à son ancienne maison, il y retourne, reprend son vêtement de médecin ou d'avocat, d'ouvrier ou de cultivateur, retrouve sa famille et son métier ; mais il n'est plus le même homme qu'au départ. Il rapporte avec lui la certitude qu'au-delà de cette vie quotidienne qui est la sienne, il est une réalité profonde qui lui donne sa signification et, en fait, la transfigure : le feu de l'Esprit vit en lui.

Ils sont des centaines de mille, ceux qui ont fait cette expérience : et c'est par eux que s'est constituée et maintenue, au-delà de la diversité merveilleuse de la vie indienne, l'unité spirituelle qui fait son immortelle richesse. Mais l'unité n'est pas l'uniformité dans l'espace, et non plus l'immobilité dans le temps. Les ashrams sont assez divers pour que chaque chercheur sincère puisse trouver le sien, et ceci est vrai même pour les étrangers. Je pense au fils de cette amie parisienne, arrivé à Katmandou avec des rêves de haschich et d'opium, depuis heureux disciple ignoré d'un instructeur de l'Inde centrale : la rencontre du Maître rend tout possible.

Il en est ainsi depuis trois millénaires, au moins : ce qui vit évolue nécessairement. Dans le monde spirituel comme dans le monde physique, les lois sont immuables mais leurs expressions changent continuellement, et le changement ne se fait pas au hasard, mais

dans une direction déterminée, qui fait de ces changements une évolution et non pas une agitation. Évolution qui est l'adaptation constante, aux nécessités imposées par l'évolution naturelle, d'un but qui reste identique au cours des siècles : la découverte par l'homme de sa nature véritable et de sa raison d'être, l'accomplissement de lui-même.

A chaque époque de la vie indienne, les ashrams ont été les lieux choisis où cette quête s'est poursuivie, mais chacune les a marqués de son empreinte. Aux temps védiques, on poursuivait une ascension vers le domaine du Soleil spirituel en prenant conscience de l'identité entre les divinités cosmiques et leurs manifestations dans l'homme, et cela par une longue évolution à la fois sociale et individuelle. A l'époque suivante, que l'on pourrait appeler celle du premier védanta — le premier accomplissement du Véda — les ashrams sont des ermitages perdus dans les forêts dont les habitants ont renoncé pour toujours aux droits comme aux devoirs de la vie sociale. Des techniques précises y sont élaborées : les yogas. Chacun d'eux est un chemin, un yoga, conduisant à l'union de la conscience individuelle avec l'un des aspects divins : l'acte parfait, l'amour parfait, la connaissance parfaite. Par cette union, l'être échappe aux limitations de la nature humaine.

Quand le Bouddha parut, la pratique des yogas était pratiquement réservée à la caste des brahmanes, caste à laquelle n'appartenait pas l'Illuminé, qui n'était que fils de roi. Pourtant il avait obtenu d'être instruit dans les pratiques du yoga, et malgré l'erreur d'un ascétisme excessif, avait atteint la libération : aussitôt il avait annoncé que tout homme, quelle que fût son origine, pouvait, comme lui, percer l'illusion des phénomènes sensibles et pénétrer dans une région d'où toute douleur est exclue, pour l'éternité.

L'influence de cette prédication fut immense et cela serait incompréhensible si l'on ne voyait dans le bouddhisme qu'une doctrine : il s'agit d'une expérience intérieure nouvelle, pouvant être répétée et vérifiée, conduisant effectivement à une évocation hors d'atteinte de la douleur. Elle pénétra si bien les différents aspects de la vie religieuse indoue qu'elle lui a laissé jusqu'à présent son empreinte. Le bouddhisme faisait figure d'hérésie prospère : quatorze siècles après le Bouddha, un brahmane, à la fois philosophe et yogi, Shankaracharya, entreprit la conversion des hérétiques, et n'y réussit qu'en adoptant leur point de vue : le monde qui nous entoure n'est qu'une illusion dont le yoga a pour but de nous guérir en arrêtant définitivement la chaîne des causes et des effets qui nous lie à cette existence.

Ce fut le second védanta. Il est pourtant difficile de croire que le sommet, le but, de toute la création, soit de se nier elle-même. Cet « illusionisme » métaphysique est encore prédominant dans l'Inde. Pourtant deux réactions partielles s'y sont manifestées, l'une dans le bouddhisme lui-même avec l'apparition du Grand Véhicule, l'autre avec les tantras. La première réintroduit une théorie de l'évolution des mondes et des consciences culminant dans la voie mystique des Bodhisattvas. La seconde affirme la présence du Divin dans la matière elle-même et la possibilité de l'y retrouver par une communion qui renouvelle l'acte créateur universel. Mais ce n'était pas assez : bouddhistes, jains, védantins, tantrikas, aboutissent tous, dans leurs pratiques spirituelles, à la recherche d'une vie marginale par rapport à celle du monde en général, à un idéal d'évasion, qui se

heurte à la nécessité d'avoir pour cette manifestation illusoire une tolérance dont l'origine est l'impossibilité de nier son existence et l'incapacité de la justifier.

De cette attitude dérivent deux conséquences, l'une philosophique, l'autre sociale. Il suffit en effet d'insister un peu sur sa contradiction finale pour aboutir à nier toute existence divine, toute sagesse derrière ce monde, à tout le moins, totalement inutile. D'autre part retirer toute valeur réelle au monde sensible, c'est dévaloriser l'action matérielle, et obliger les humains à choisir entre une vie d'expédients (spirituellement parlant...) ou un abandon ; et il n'est pas douteux que l'énorme retard technique de l'Inde n'en soit une des conséquences.

En Occident, la croyance en la seule réalité du monde sensible paraît en opposition avec l'illusionnisme oriental : mais les extrêmes se rejoignent. Tout d'abord il s'agit, en Occident plus qu'en Orient, d'une foi négative, mais qui n'en est pas moins sentimentale. Refuser toute existence à ce que l'on se vante de ne pas connaître est même encore moins raisonnable que de croire suprême une expérience dont on ne peut justifier rationnellement l'existence. Ni l'une, ni l'autre de ces attitudes ne sont sans danger : pour l'Inde nous venons de le dire, et pour l'Occident il n'est que de regarder sans passion la crise permanente où il se débat pour voir de quel prix se paye le refus — si ce n'est pas l'incapacité — de donner un sens à la vie.

Il fallait à notre époque une expression nouvelle de l'éternelle vérité, un yoga qui conduise la personne humaine à la pleine possession de ses moyens, non seulement dans le domaine de la pure conscience, mais dans celui de la manifestation naturelle, y compris l'activité individuelle, sociale et familiale.

Cette œuvre est celle de Sri Aurobindo, et c'est à la pratique de son yoga — dit « intégral » parce qu'il s'adresse à la totalité de la personne humaine — que son ashram est consacré. Ce serait une erreur de voir là une opposition quelconque au passé : le yoga intégral n'est pas un nouveau yoga qui s'ajoute à ceux qui l'ont précédé ; non seulement il admet leur valeur, mais il les inclut dans une large synthèse qui couvre toute l'existence, comme l'indiquent les quatre mots que Sri Aurobindo a placés en exergue de l'une de ses œuvres principales : « Toute vie est yoga. » Autrement dit — et ceci est d'une extrême importance — pour lui, le yoga n'est pas une discipline extérieure à la vie, une création humaine conduisant à franchir les limites d'une existence terrestre douloureuse, c'est la forme la plus parfaite de la vie humaine elle-même ; en un mot : ce n'est pas une évasion, c'est un accomplissement. Elle inclut et complète les étapes de la vie spirituelle de l'Inde dont elle prolonge la tradition.

L'état que le bouddhisme, puis le védanta de Shankara, appellent le Vide (mais aussi la Plénitude) ou le Nirvâna, y trouve sa place : ce n'est plus un but, un absolu, c'est une étape, un passage entre le triple monde — physique, vital, mental — de l'existence du « moi », et la transcendance du Divin. Celle-ci peut être atteinte à partir de l'un des trois aspects de notre existence : action, sentiment, pensée, ce qui est le but des yogas classiques. Mais ces trois modes de communion, réalisés chacun pour une seule expression d'un Divin qui est, par essence, illimité, est, elle aussi, une étape vers une unité totale, qui seule peut être le but de la vie divine. Toute la création est un jeu, par

lequel l'Esprit, involué dans la matière, s'y oublie pour pouvoir, au long d'une longue évolution, avoir la joie de se découvrir à nouveau. Toute existence cosmique, toute manifestation accessible à la conscience humaine, toute vie, est donc bien un yoga.

Toute vie : y compris la vie quotidienne, banale, la vie de famille et de travail, vécue loin des ashrams, avec ses erreurs et ses cruautés, ses prétentions et ses aveuglements. Si une Sagesse se cache et se révèle en même temps, dans l'univers, le monde actuel y a sa place, sa signification nécessaire. Il ne s'agit donc pas de s'ériger en juges pour le condamner — sans être capables ni de le fuir, ni de le transformer — mais de le comprendre pour le transmuier, à partir de son état présent, et par ses propres moyens, mais sous l'impulsion d'une nouvelle conscience.

Il est donc naturel que l'Ashram de Sri Aurobindo, ayant adopté cette attitude, ait été amené à développer de plus en plus ses activités extérieures, chacun de ses disciples adoptant l'un des métiers courants de la vie sociale, mais dans un esprit entièrement nouveau, qui en font autant de tentatives pour s'approcher de ce que notre existence pourrait être, et sera peut-être un jour : c'est en quoi il est, dans le domaine spirituel, une expérience nouvelle. Comme Sri Aurobindo l'a dit :

« Cet Ashram a été créé avec un autre but que celui qui est commun, ordinairement, à ces institutions ; il ne l'a pas été pour le renoncement du monde, mais comme un centre et un champ d'entraînement pour l'évolution d'une autre sorte et d'une autre forme de vie, qui sera finalement mue par une conscience spirituelle plus haute, et incarnera une plus grande vie de l'esprit. »

Incarner signifie manifester dans l'homme, et par là dans l'humanité. La première étape ne peut être que la réalisation de cet état dans l'instructeur lui-même, la suivante étant son extension à travers le groupe des disciples. C'est ce qui s'est produit à mesure que leur nombre augmentait, leur organisation reflétant l'idéal qui les anime. Jusqu'à la fin de la dernière guerre, aucun d'entre eux ne pensait que ce milieu social exceptionnel allait permettre l'apparition de ce qui est le Libre Progrès.

Il nous faut donc quitter le domaine des idées pour montrer comment elles ont pris une expression vivante.

*
* *

LES TRAVAUX ET LES JOURS

L'Ashram de Sri Aurobindo n'est pas un bâtiment, ni même un « bloc » d'habitations : ce sont quelque trois cents maisons indépendantes, les unes achetées, les autres louées, réparties dans toute la ville de Pondichéry.

Chacun sait, s'il a vécu à l'est de Suez, qu'en Orient la notion d'entretien n'a pas de sens : on remplace — si le besoin s'en fait sentir — on n'entretient pas. Pourquoi s'efforcer de faire durer ce qui est périssable, quand une nouvelle jeunesse permet tous les espoirs ? Mais dans cet ashram on ne voit pas les choses ainsi : chaque vie, chaque être, chaque objet, est l'expression d'une vérité qui, par la durée s'accomplit. Aussi la location des maisons avait-elle pris, ici, une forme particulière : l'Ashram louait des habitations négligées, pour un loyer très modéré, avec un bail de dix ans (généralement), mais en garantissant au propriétaire de lui remettre, à la fin de la location, un immeuble en parfait état, et même avec des améliorations ; ainsi les intérêts des deux parties étaient satisfaits. Ces mesures remarquables n'ont pu être continuées, en raison des difficultés économiques actuelles.

L'Ashram n'a pas eu souvent les moyens voulus pour élever des constructions importantes : il a, par contre, modifié des maisons anciennes, et remplacé des maisons paysannes par des pavillons en briques et ciment. Une fois pourtant s'offrit une occasion : un Premier ministre de l'État d'Hyderabad, dont Golconde était autrefois la riche capitale, avait fait à Sri Aurobindo un don magnifique : il fut décidé de le consacrer à la construction d'une maison des hôtes destinée aux disciples venant faire un séjour prolongé. Une heureuse chaîne d'amitiés permit d'en faire faire les plans par le célèbre architecte américain Wright qui délégua pour leur exécution un jeune Tchèque, François Sammer.

En souvenir de son origine, la maison fut baptisée « Golconde ». C'était alors le second bâtiment important en ciment et béton construit dans toute l'Inde¹. Extrêmement originale de conception, perméable de part en part au vent, soigneusement orientée, elle pouvait éviter l'emploi des ventilateurs même en pleine saison chaude. Une disposition particulière des toilettes à mi-étage donnait un gain de place considérable, mais exigeait des habitants le respect de certaines règles : c'est pourquoi n'y étaient admis que des disciples. Les artistes y trouvaient, au troisième et dernier étage, des pièces de dimensions doubles de celles des autres, pouvant servir d'ateliers en même temps que de logements.

Une chose est de construire et une autre de meubler et d'équiper ; François Sammer avait dessiné les meubles essentiels : lits, tables, chaises, armoires et supports à linge ; mais les crédits étaient épuisés : on ne pouvait rien fabriquer, pas même des portes (la maison n'a aucune fenêtre : celles-ci sont remplacées par de très grandes lames d'acier recouvertes de ciment, mobiles dans la paroi). C'est alors qu'un disciple arrivé sur place quelques années plus tôt comme industriel, mobilisé pendant la guerre dans l'aviation et spécialisé dans la construction des fuselages d'avion en contre-plaqué, offrit de se charger de l'entreprise. Abandonnant une carrière qui s'annonçait très brillante, il se vit chargé de créer un atelier de mécanique avec un crédit mensuel de deux cents roupies, soit cent cinquante francs. Aidé de quelques volontaires beaucoup plus enthousiastes que compétents, il achetait au bazar de vieilles limes pour forger ses outils. Il eut à faire, de ses propres mains, plus de mille boulons. Mais le miracle se produisit, des dons vinrent donner de nouvelles possibilités : mécanique et menuiserie se sont si bien développées depuis ces débuts

¹ Le premier avait été les Leadbeater Chambers de la Société Théosophique, à Adyar, près de Madras.

héroïques que maintenant elles occupent deux grandes constructions comprenant une fabrique de meubles, une fonderie de fonte et de bronze (avec une section pour les statues) et un atelier de ciment fabriquant des carrelages et toutes les pièces d'un mobilier qui doit résister à l'eau ou aux insectes rongeurs du genre termites. L'ensemble utilise deux cents ouvriers. Pour marquer le caractère de ce long effort, et sa réussite, Sri Aurobindo avait donné comme nom à son responsable celui de « Udar » qui signifie généreux. C'est en effet une habitude ancienne dans l'Inde, et même en Europe, de donner un nouveau nom à ceux qui changent de vie. Cela se fait à l'Ashram, mais pas pour tous et toutes.

L'entretien des maisons est confié à un service spécial, aidé d'un service d'électricité, et d'une organisation d'enlèvement des déchets ménagers, cette dernière activité n'étant exercée par la municipalité qu'avec fantaisie. Quant aux services domestiques, ils sont confiés à des serviteurs salariés.

Notre servante, Ammou, sera là demain matin, avec son sourire et sa bonne volonté. A l'approche des fêtes de fin d'année, elle amènera un jour avec elle sa fillette, fine, menue, très sombre de peau, en nous disant : « Voilà Jeanne d'Arc ». Car Ammou est catholique. Jeanne d'Arc va régulièrement en classe et sa mère lui fait apprendre l'anglais plutôt que le français...

Ammou reçoit chaque mois, sans être nourrie, soixante roupies (45 francs), ce qui est un salaire fort (le mois normal étant de 45 roupies, soit à peu près 30 francs) : elle comprend et parle l'anglais, le bengali et le tamil; quant au français, elle ne le parle pas ; ses longs états de services montrent qu'elle joint à de la compétence une honnêteté rigoureuse.

Pour les deux mille disciples de l'Ashram on compte environ mille serviteurs représentant pour la partie pauvre de la ville une distribution mensuelle de quarante mille roupies (soit 30000 frs), qui sont vitales dans une région où le chômage est douloureusement chronique. Il ne faut pas s'étonner de trouver des serviteurs à l'Ashram. Ils forment, depuis des millénaires, une couche sociale ayant ses droits et sa place désignée. S'il arrive ici comme ailleurs, mais pas davantage, que les relations entre auxiliaires et utilisateurs n'aient pas le caractère humain que l'on doit souhaiter, une différence existe dans l'Inde, car le plus aristocratique brahmane croit que dans des existences prochaines, ce sera peut-être lui qui sera de la quatrième caste et son domestique qui officiera au Temple et enseignera les Ecritures. Les castes sont toutes issues de la même forme divine dont elles sont quatre modes, rien de plus. A chacune sa loi de vie, sa forme de bonheur, sa possibilité de salut; de plus nul n'ignore que s'il se consacre à la vie spirituelle, toutes les barrières de caste disparaîtront devant lui.

D'autre part, le renoncement qui fait toujours partie de la vie du disciple — et plus complètement de celle de son Maître — n'a pas la teinte malsaine d'une mortification : c'est la disparition d'un besoin, mais il n'exclut nullement l'acceptation d'une offre librement proposée et rémunérée dans le même esprit.

*
* *

La vie à l'Ashram, nous avons vu pourquoi, comprend une activité matérielle, un métier. Mais on ne demande pas à devenir disciple pour continuer d'exercer son métier ordinaire, ni aucun autre déterminé d'avance. On y suit une démarche inverse de ce qui se fait dans le monde extérieur : n'ayant à se préoccuper ni du rendement financier de ce métier, ni d'aucune considération familiale ou sociale, la première décision du nouveau venu est de trouver quel est son vrai métier. Parfois on essaye l'ancien avec quelques variations, ou bien l'on fait quelques expériences, puis vient le jour où l'on trouve.

C'est ce qui est arrivé à Kalyan. Il est Bengali, et bien qu'il parle correctement le français et l'anglais, nous avons l'habitude de nous parler en italien : il a, comme moi, passé une partie de sa jeunesse en Italie, faisant des études à l'Institut Polytechnique de Milan, établissement bien connu pour avoir fait les plans du célèbre barrage russe du Dniepr.

Kalyan, à son arrivée à l'Ashram, a d'abord essayé d'y utiliser ses connaissances techniques, mais après expérience, il a choisi l'agriculture, et la plus importante dans l'Inde : celle du riz.

Sur un terrain de quatorze hectares, il a créé des rizières qui fournissent les deux tiers du riz nécessaire à l'Ashram, soit 80 tonnes par an en moyenne.

L'Ashram espère que cet exemple sera suivi, mais les cultivateurs de l'Inde sont à ce point de vue bien semblables à ceux d'Europe, et opposent au progrès, même profitable, une extraordinaire inertie. C'est pourtant la culture du riz qui, dans la plus grande partie de ce petit continent, fournit la base de son alimentation à cinq cent cinquante millions d'êtres humains. Les récits anciens nous disent que le riz fut donné aux hommes par la déesse Sarasvati et qu'il est la nourriture par excellence : celle dont les Oupanishads affirment qu'elle est la base de toute connaissance. Ce métier vrai, choisi comme étant l'expression la plus complète, dans le domaine physique, d'un idéal élevé, devient l'objet de soins que l'on peut très justement qualifier de religieux : on s'efforce de l'accomplir parfaitement, ce qui ne veut pas dire que l'on y réussisse... C'est là un des aspects déroutants pour les nouveaux venus : chaque disciple recherche la perfection dans son métier, mais on ne lui demande pas une réussite remarquable, on ne l'espère même pas. L'Ashram ne cherche pas à former de bons artistes, des penseurs remarquables ou des sportifs aux performances étonnantes : à chacun il est demandé d'atteindre au meilleur de lui-même, ni pour le montrer, ni pour le faire savoir, mais parce que c'est la condition nécessaire du plein épanouissement de son être vrai. Pour y arriver, il recevra tout ce qui est nécessaire : mais rien de plus.

Les membres de l'Ashram, ceux qui lui ont tout donné, font connaître leurs besoins chaque mois en déposant dans une boîte spéciale la liste de ce qu'ils désirent dans tous les domaines. Le premier du mois suivant ils viennent recevoir, soit les objets eux-mêmes, soit des bons pour les obtenir des divers ateliers. J'ai connu le cas d'un musicien qui avait demandé un très bel instrument de musique et deux boîtes d'allumettes pour sa cuisine du matin ; il a reçu l'instrument — qui était fort cher — et une boîte d'allumettes : la seconde ne serait nécessaire que plus tard.

Tout cela s'explique par ce qui est ici le but, le seul but de toute présence : la pratique vécue du yoga de Sri Aurobindo. Nous aurons peu à peu l'occasion de voir ce qu'il est; je veux insister maintenant seulement sur le fait que cette manière de vivre est la seule raison qui justifie pour chaque disciple sa présence à l'Ashram. Il y a une vingtaine d'années, un jeune indien avait écrit trois fois à Sri Aurobindo en demandant à être reçu comme disciple, et chaque fois il avait été refusé. Un peu étonné, il écrivit une quatrième lettre demandant : « *Quelles sont donc les qualités que je dois développer en moi pour que vous me disiez : Oui ?* » La réponse fut : « *Il faut que vous sentiez ne pas pouvoir vivre ailleurs.* »

Autant dire que cet ashram, comme chacun des autres du reste, n'est fait que pour ceux qui ont les exigences correspondantes. Par contre, on peut adhérer partiellement à sa vie et y être considéré fraternellement : ce qui décide en dernier ressort, c'est la sincérité de l'aspiration. A chacun de savoir si sa façon de l'exprimer est la plus complète qui lui soit possible.

Pour ceux qui sentent le besoin d'être plus que disciples, d'être vraiment membres de l'Ashram, quatre restrictions sont demandées : pas d'alcool (ou de stupéfiants quelconques), pas de tabac, pas de politique et pas de pratiques sexuelles. Il n'y a là aucune idée morale au sens habituel du mot, encore moins de mortification, mais simplement celle d'une consécration totale de toutes les énergies à la transformation de soi-même pour devenir un être entièrement équilibré, ne s'appuyant sur aucun support extérieur. Le yogi est un être libre, au sens fort et total du mot.

Cela ne veut pas dire qu'il soit parfait. Le riz de notre ami Kalyan n'est probablement pas le meilleur du monde, ou même de l'Inde, mais c'est le meilleur que lui, Kalyan, puisse faire croître. Il a adapté au pays des méthodes japonaises qui augmentent d'un tiers les rendements des usages traditionnels au prix d'un léger supplément de travail : le riz est baigné dans l'eau par sa racine seule, l'espacement est calculé pour permettre le plein développement de chaque plante. Les rizières sont cultivées par moitiés, alternativement, chaque moitié produit la quantité nécessaire pour six mois. Les grains sont conservés dans des pièces cimentées et strictement surveillées : ainsi les pertes par les parasites, et surtout les rongeurs, sont réduites au minimum.

Pour un Européen, ces précautions sont banales ; pour un Indien elles sont capitales et, trop souvent, idéales : on estime que les rats détruisent chaque année 40% de la récolte indienne de céréales, par manque de silos ou de locaux appropriés. De sorte que ce n'est pas un paradoxe de dire que pour lutter contre le fléau indien de la sous-nutrition, la première mesure à prendre est la création de cimenteries.

Tout de suite après le riz, viennent en importance, le lait, puis les légumes, les œufs et les fruits. L'Ashram possède, à sept kilomètres de la ville, en bordure du Grand Étang, des herbages et des troupeaux de vaches laitières, non seulement d'espèces indiennes — genre zébus — mais aussi quelques bonnes bretonnes. Ici encore l'exemple a une portée sociale considérable. Le lait est la seule source de protéines pour la plupart des indiens : sa valeur est vitale, au sens exact du mot, pour toute l'Inde, et le culte rendu par tout le pays à la vache repose sur la base la plus solide et la plus logique qui soit. Or une vache

pondichéryenne ordinaire — je veux dire élevée et nourrie suivant les habitudes locales — fournit par jour environ un litre et demi de lait, dont la teneur en matière grasse ne dépasse pas les deux tiers de la normale. Sans pouvoir espérer des rendements normands de vingt litres et plus, la preuve d'une possibilité d'amélioration rationnelle de la qualité et de la quantité du lait est une œuvre d'importance extrême. Les vaches de l'Ashram produisent par jour cinq litres d'une qualité excellente, et parfois davantage.

Des vergers et des potagers fournissent des fruits et des légumes : dirigés par des disciples, aidés, si c'est nécessaire, par des travailleurs salariés engagés dans le voisinage, ils alimentent les trois réfectoires.

Le plus grand, appelé simplement « La Salle à Manger », en souvenir du temps où il n'y en avait pas d'autre, distribue chaque jour à mille personnes un petit déjeuner, un déjeuner et un dîner strictement végétariens. Ce régime n'est pas une règle pour l'Ashram : ceux qui croient nécessaire d'avoir une autre alimentation peuvent l'obtenir, et les enfants en sont dispensés.

Je ne puis m'empêcher de regretter que l'Inde d'aujourd'hui ait perdu presque toute la science de la diététique qu'elle possédait encore il y a deux siècles : la nourriture, même végétarienne, de la grande majorité des Indiens, est extrêmement mal équilibrée et contraire à la bonne hygiène, ce qui entraîne des accidents variés dont le plus répandu est la fréquence du diabète. La nourriture de l'Ashram échappe largement à cette critique, par la diminution des condiments forts et une quantité suffisante de laitages.

Les disciples qui désirent manger chez eux, ou ne pouvant pas se rendre à une salle à manger, ont la possibilité d'envoyer chercher leurs repas.

Un service médical est en activité constante : il comprend un cabinet dentaire, un dispensaire et deux cliniques, dont l'une est équipée d'une salle d'opération pour la petite chirurgie. Tous les cas importants sont confiés à l'hôpital de Pondichéry, soit à la cité médicale de Jipmer, l'un des cinq grands complexes de pratique et d'enseignement médical de toute l'Inde. Dans les établissements dépendant de l'Ashram, les soins sont gratuits pour les membres et les indigents, ainsi que les médicaments qu'ils emportent avec eux. On attend des personnes qui ne sont pas membres de l'Ashram une contribution financière pour les soins qu'elles ont reçus. Cette contribution est une nécessité ; l'Ashram est un organisme privé, dont 55 % des revenus sont formés par des dons, provenant presque tous de l'Inde; il en résulte que toute la richesse de l'Ashram est investie : il n'existe pas de réserve bancaire. Cela peut sembler incroyable à qui ne connaît pas l'Inde, mais c'est un fait, et il existe depuis plus de quarante-cinq ans.

Du point de vue légal, les ashrams sont des associations dites « charitables », ce qui correspond à peu près, dans l'Inde, à notre reconnaissance d'utilité publique. A ce titre, l'Ashram peut recevoir des dons, mais ne peut pratiquer aucun commerce et, en contrepartie, il est exempt de tout impôt sur les revenus. Il peut, toutefois, organiser et diriger des entreprises financièrement indépendantes, ayant un caractère industriel ou commercial, qui bénéficient d'une large exonération fiscale, à condition de verser soixante-quinze pour cent de leur bénéfice à l'Ashram dont elles dépendent. En ce qui

concerne celui de Sri Aurobindo, il s'en faut de beaucoup que ces activités extérieures soient toutes de bonnes affaires. Quelques-unes — dont nous parlerons en détail — sont florissantes : imprimerie, papeterie, menuiserie et mécanique ; les autres sont en déficit. On peut se demander pour quelle raison on les laisse subsister ? C'est parce qu'aucune d'elles n'a été organisée en vue de faire des bénéfices, mais seulement parce qu'il s'est présenté un jour un disciple réellement désireux de se consacrer à ce travail : si cet appel a été reconnu comme sincère, les moyens lui ont été offerts de suivre sous cette forme la matérialisation de son idéal. J'ai connu le temps où l'Ashram achetait le pain en ville : il a cessé le jour où un disciple a déclaré vouloir devenir boulanger; je dis bien devenir, car ce n'était pas son métier. On lui a fait donner l'enseignement nécessaire et un service a été progressivement créé, qui fournit aujourd'hui pour tout l'ensemble de l'Ashram, du pain complet. Cette valeur décisive accordée à la vocation entraîne souvent le disciple à des débuts difficiles, ce qui est un excellent entraînement qui lui permet de vérifier lui-même, la vérité de son choix.

*
* *

L'importance de l'instructeur, la nature familiale de l'Ashram, se montrent à chaque instant : il n'est pas étonnant que le rythme annuel de la vie soit marqué par des dates particulières qui s'ajoutent aux dates traditionnelles.

Noël est à l'Ashram une grande fête pour tous. Elle fut d'abord seulement celle des enfants, que l'on réunissait autour d'un arbre illuminé pour leur remettre des cadeaux; bien vite elle est devenue la fête de tous, à laquelle on donne son sens primitif de fête de la lumière, conformément à son nom romain : « Dies natalis solis invictus » (« Jour de naissance du soleil invaincu »).

Le nouvel an est marqué par une réunion. Au cours d'un récital d'orgue électrique, spécialement composé pour la circonstance, la Mère lit la devise qu'elle donne à l'année nouvelle et parfois l'accompagne d'un commentaire. Les dimanches sont chômés, en tout cas pour les travailleurs salariés et les élèves du Centre d'Éducation, mais pas pour les sports.

Quatre événements mémorables dans l'histoire de l'Ashram : l'anniversaire de Sri Aurobindo, celui de sa venue à Pondichéry, l'anniversaire de la Mère et celui de son arrivée définitive (le 15 août, le 24 novembre, le 21 février et le 24 avril) sont célébrés par un « darshan », une parution publique de l'instructeur. Ces jours-là, jusqu'en 1950, Sri Aurobindo et la Mère, assis côte à côte sur un divan, voyaient passer devant eux et s'incliner la longue file des disciples et de nombreux visiteurs. Sri Aurobindo ayant quitté son corps le 5 décembre 1950, depuis lors, la Mère paraît à ces mêmes dates, sur le balcon qui entoure son appartement au second étage du bâtiment principal pendant quelques instants. Disciples et visiteurs emplissent la rue dans un parfait silence.

D'autres réunions, de moindre importance, mais fréquentes, sont offertes à qui veut en profiter. Le jeudi et le dimanche soir, une méditation commune groupe quelques centaines de disciples sur le terrain de jeu. De la musique enregistrée, composée à

l'Ashram — le jeudi —, un enregistrement d'une brève causerie de la Mère — le dimanche —, servent d'introduction.

Ainsi s'établit un rythme de vie général, qui n'est obligatoire pour personne, mais est offert comme une suite de repères dans le cours du temps, comme des rappels vers l'essentiel pour encadrer les travaux et les jours.

*
* *

A partir de ce 29 février de 1926 où Sri Aurobindo s'est retiré de toute vie sociale, les disciples ont usé de la permission d'écrire à leur gourou avec une incroyable avidité; et ils obtenaient des réponses : interrompant ses propres travaux, le Maître leur répondait une partie de chaque nuit. Il y eut ainsi des milliers de lettres de lui ; la plupart sont d'un caractère trop personnel pour que leur publication soit utile ou possible, mais un choix a été fait de celles qui présentent une valeur générale et sont publiées en volumes qui forment le commentaire le plus poussé de la synthèse des yogas.

Pendant les premières années, les livres de Sri Aurobindo ou de la Mère, leurs lettres et les correspondances des disciples avec leurs amis ont été les seules relations de l'Ashram avec le monde extérieur. Cet isolement relatif ne pouvait pas durer : chacun des disciples avait choisi de remplir l'une ou l'autre des activités nécessaires à leur existence commune et trouvait là sa voie vers la perfection, mais le jour est venu où la production a dépassé les besoins, non pas en raison d'un plan concerté, mais par le désir même de disciples qui ont voulu exprimer plus complètement, plus largement, leur idéal dans leur travail. C'est ainsi qu'en 1945 un disciple, imprimeur de profession, a demandé à créer une imprimerie. Une petite installation complète a été achetée à Madras. Elle comprenait une machine anglaise ayant déjà quarante ans d'âge : grâce à l'habileté persévérante des travailleurs de l'atelier de mécanique (employés jusque-là à l'entretien des automobiles et des bicyclettes), elle a été si bien remise en état, puis entretenue, qu'aujourd'hui encore elle fonctionne fort bien.

Des œuvres de Sri Aurobindo et de la Mère furent naturellement les premières à être imprimées. Mais une offre vint de l'extérieur : le gouvernement avait besoin d'une fourniture d'imprimés officiels que sa propre imprimerie n'était pas en état de fournir, car son matériel et ses habitudes témoignaient d'une inébranlable fidélité aux âges révolus. La qualité du travail de l'Ashram, l'exactitude des livraisons et celle de ses prix a valu à son imprimerie un succès rapide. Le départ de son fondateur ne l'a pas arrêté. La composition à la main n'est plus guère employée, des machines automatiques, linotypes, et monotypes, ont remplacé leurs aînées. On peut aujourd'hui y composer en onze alphabets indiens, en chinois, et dans toutes les langues utilisant l'alphabet romain. Le papier est acheté dans l'Inde, car celui que fabrique l'Ashram, dont nous parlerons, ne convient pas pour l'imprimerie. Une clicherie pour la reproduction en simili-gravure, en noir et en couleurs, a été créée. Les ateliers occupent une centaine de travailleurs dont les trois quarts sont des disciples. Le travail se fait de 7 h 30 à 11 h 30 et de 13 h à 17 h : les quarante salariés peuvent voir inscrites ces heures sur un tableau de grandes dimensions

fixé près de l'entrée, portant les adresses du médecin et de l'inspecteur du travail. Leurs salaires sont payés à dates fixes, quatre fois par mois.

En 1968, l'imprimerie de l'Ashram avait édité 806 volumes répartis en quatorze langues de la façon suivante :

<i>Langues</i>	<i>Nombre de volumes</i>
Anglais	223
Gujarati	137
Hindi	105
Bengali	104
Autres langues indiennes	177
Français	27
Chinois	12

L'œuvre la plus importante entreprise par l'imprimerie est l'édition du Centenaire des œuvres complètes de Sri Aurobindo, en trente volumes, de près de quatre cents pages chacun. La typographie, la mise en page, le choix du papier et de la reliure ont été l'objet de longues études. Deux catégories sont prévues : de luxe et normale, la qualité du papier et celle de la reliure faisant leurs seules différences. La parfaite organisation et le dévouement des disciples ont permis de fixer le prix de la collection — indivisible — à mille et à cinq cents roupies (soit 750 et 375 francs) respectivement. Cette édition de luxe a reçu le premier prix national indien de l'édition comme étant la plus parfaite réalisée dans l'Inde.

*
* *

L'Art tient une large part dans la vie de l'Ashram : musique, danse, art dramatique, peinture y sont pratiqués et enseignés. Une salle de théâtre pour douze cents spectateurs a été construite. Un atelier de peinture est joint à une salle d'expositions permanentes où l'on peut voir 50 à 70 œuvres d'artistes de l'Ashram : on les change quatre fois par an. Ce département conserve 2500 dessins et peintures de la Mère dont l'œuvre artistique se rattache à l'impressionnisme. Il possède également 700 ouvrages d'art et de reproductions nombreuses d'œuvres d'Occident et d'Orient.

Des arts décoratifs : dentelle, peintures sur étoffes, batik, ont été choisis par des groupes féminins. Mais, encore une fois, ce choix n'est pas le résultat d'une préférence et encore moins d'un passe-temps : c'est l'expression d'un besoin.

J'ai été surpris de voir, à l'un de mes anciens séjours, un cultivateur nouvellement arrivé demander à faire de l'aquarelle... on lui donna le nécessaire et, pendant plusieurs années, il peignit avec joie. Avec joie, mais sans talent, et pourtant il était dans la bonne voie : son bonheur le prouvait, et c'était un bonheur discret, aucune de ses productions n'étant exposée. Mais pour lui, pour son évolution intérieure, elles étaient essentielles ; sa sensibilité s'est développée, affinée, puis elle a pris un tour nouveau : la musique l'a tenté

et il est devenu un excellent accompagnateur. L'exemple du batik montre bien comment une activité, primitivement limitée à l'Ashram, est à l'origine d'une ouverture vers l'extérieur.

Grand amateur d'art, écrivain connu au Bengale, le père de Bratati, dame charmante qui nous reçoit aujourd'hui, avait fait donner à ses enfants une éducation artistique dans plusieurs domaines : sculpture, peinture, danse, poésie. Il avait été aidé en cela par son amitié avec la famille du poète Tagore, qui avait créé à Shantiniketan un foyer de culture artistique où vivait un cousin de notre hôtesse. Au retour de son voyage à Java, Tagore avait rapporté à ses disciples la connaissance détaillée du batik javanais et de sa technique ; le jeune cousin s'y était intéressé et vint en parler à sa famille mais sans rencontrer aucun écho favorable.

Quelques années plus tard, vers 1942, Bratati venait se fixer à l'Ashram ; une de ses amies et son frère, ainsi que la femme de celui-ci, sont venus la rejoindre. Ces dames ont profité de leur habileté et de leur goût pour dessiner, peindre et broder des vêtements qu'elles offraient à la Mère pour son anniversaire.

Or, chaque année, le 2 décembre, le Centre international d'Éducation, créé en 1943, célébrait sa naissance par une fête où la Mère décida d'organiser une représentation théâtrale avec chants, danses et récitations en costumes. Nos deux amies se sont chargées de faire ceux-ci, et de prévoir coiffures et maquillages; d'autres dames vinrent les aider et ont alors formé ce que l'on a appelé « la section théâtrale ».

Un jour, Bratati reçoit la visite d'une amie férue de batik, qui l'invite à en faire, et pour l'encourager lui donne une démonstration complète : ce fut un échec. La trop grande systématisation de la technique rebute notre artiste, l'amie insiste et, brusquement Bratati sent qu'en modifiant la tradition javanaise elle trouverait là son véritable moyen d'expression, la voie matérielle de son yoga ; elle essaye son innovation, réussit, continue, entraîne avec elle son groupe, et, à la grande exposition organisée pour le quatre-vingtième anniversaire de la Mère — en 1958 — expose leurs œuvres : plusieurs demandes d'achats sont faites par des visiteurs étrangers, l'artiste demande à la Mère l'autorisation de vendre, qui lui est accordée : « Art House » est créé, qui fut rapidement un succès.

Un second atelier de batik s'est monté depuis, suivant les normes traditionnelles javanaises, tout à fait séparé de celui de notre amie, qui développait sa technique originale permettant des fondus colorés particulièrement adaptés aux cotonnades et aux soies légères.

Christian Dior fit une commande d'écharpes, un magasin de la Côte d'Azur devint un client régulier. Mais on aurait tort de voir là l'essor d'un art industriel. Pourtant l'occasion s'est présentée : un visiteur américain, enthousiasmé, achète tout le stock et se déclare prêt à acheter cent, deux cents écharpes, ou carrés, chaque mois : il ajoute d'un ton qu'il croit irrésistible : « *Cela vous permettra d'agrandir votre atelier.* » Il est stupéfait de s'entendre répondre : « *Merci, mais notre but n'est pas de faire des affaires ; nos amies et moi-même créons une pièce quand nous en sentons le besoin, et si nous sommes prêtes à*

rendre un service que l'on nous demande, par un choix de couleurs ou une réplique de modèle (jamais identique du reste), nous n'avons aucune intention d'organiser un travail de masse ni de développer notre atelier. »

En nous racontant cette anecdote, notre amie ne manque pas de remonter à la source de son attitude : « *Sri Aurobindo, nous dit-elle, a toujours insisté pour que notre vie spirituelle, intérieure, soit exprimée par nos activités extérieures et la Mère a voulu que cette expression, ait lieu dans tous les domaines, y compris ceux de l'art. »*

« La vie humaine est une harmonie qui doit se retrouver dans la beauté. Tout ce qui est fait dans cet atelier est une expression aussi parfaite que possible de la vie intérieure des travailleurs qui désirent améliorer continuellement leur travail pour s'approcher de la perfection. »

*
* *

Une pleine activité dans le choix de son activité quotidienne n'est pas toujours une facilité : il y a des indécis. L'Ashram leur offre alors un des emplois directement utiles à la vie commune, à titre d'essai, en laissant à l'avenir le soin de montrer si ce métier est le bon. En voici un exemple.

Un jeune britannique du Kenya, vivant à Nairobi, avait entendu parler de l'Ashram et de la Mère par un disciple : par curiosité, il était venu comme visiteur, pour passer à Pondichéry un mois de vacances en 1960. L'effet de ce séjour a été si fort qu'en partant il a demandé à la Mère — et obtenu — de revenir en 1961. Il n'est plus reparti. Pourquoi ? Pour la seule bonne raison, dont nous avons déjà parlé : parce qu'il sentait ne pouvoir vivre heureux que là; il n'avait donc aucun doute sur sa vocation, mais ne savait comment l'employer.

Or, il y a pas mal d'années, durant une campagne de travail rural, Gandhi avait fait faire dans certains villages du papier à la main. L'Ashram avait alors fait quelques essais de fabrication de carton et de papier épais, mais les avait assez vite abandonnés en raison du prix trop élevé d'une installation de bonne qualité. Vers 1962, le gouvernement indien a repris cette idée, en lui donnant une ampleur nationale. Un membre de l'Ashram, qui en avait entendu parler, a proposé à la Mère de participer au mouvement, et, pour pouvoir le faire avec une bonne chance de succès, de demander une subvention au gouvernement : celle-ci fut accordée et c'est ainsi que la papeterie fut réalisée.

Sa direction fut confiée au jeune britannique indécis : n'ayant jamais fabriqué de papier, il avait donc tout à apprendre. Le choix du métier était le bon : la qualité de son travail le prouve. A partir de vieux sous-vêtements, son usine fabrique un papier « pur chiffon » d'une qualité remarquable : une feuille d'épaisseur moyenne, pliée en long, supporte facilement le poids d'un homme. La production peut atteindre 4000 feuilles par jour.

Les papiers sont vendus dans toute l'Inde, en Amérique du Nord et en Angleterre. Une grande fantaisie se fait jour dans leurs couleurs, dans leurs ornements, y compris des

marbrures obtenues par des dépôts de couleur à la surface de l'eau, ou inclusion dans la pâte de fragments de thé, de bambou, parfois de petites feuilles entières, avec des résultats très agréables.

Ces papiers sont mis en vente sous forme de cahiers, de blocs de tailles variées, de carnets, papier à lettres, enveloppes, agendas et cartes de souhaits. Une qualité spéciale est préparée pour l'aquarelle et le lavis.

Cette fabrique organisée et dirigée par un disciple qui n'avait d'autre qualification que son goût pour ce travail et son aspiration vers une parfaite exécution est aujourd'hui une des entreprises prospères de l'Ashram. Elle emploie de 150 à 160 ouvriers, tous salariés, donc ne faisant pas partie de l'Ashram. Elle a organisé un jardin d'enfants et une garderie pour les bébés du personnel féminin, qui est nombreux ; une salle de repos est à la disposition des travailleurs pendant les heures de pause et les salaires sont équitables : on comprend que l'engagement à la papeterie soit très recherché.

*
* *

Cet exemple d'un changement de vie complet, décidé sans raison extérieure, comme celui dont nous venons de parler, peut facilement laisser croire qu'en réalité il possédait un motif rationnel, volontairement caché ou resté subconscient. D'après ce que nous venons de voir, les habitants de l'Ashram sont bien occupés, mais ne sont jamais préoccupés par leur sécurité matérielle : c'est une situation qui peut tenter ceux dont la vie est incertaine, et ils sont innombrables dans l'Inde. On peut aussi penser — et je l'ai souvent entendu dire — que ce travail quotidien étant libre, doit permettre à ceux qui se sentent peu doués pour l'effort de se ménager, aux frais de la communauté, une existence confortable, ce qui tente surtout ceux qui ont été bien pourvus par le destin dès leur naissance.

Si ces déductions étaient vraies, on devrait trouver parmi les disciples deux groupes importants, d'anciens misérables d'une part, d'incorrigibles bourgeois de l'autre : on ne trouve ni l'un, ni l'autre, et ceci mérite une explication.

Bien que les ashrams ne soient pas des œuvres philanthropiques, nous l'avons déjà dit, on y aide volontiers les déshérités, mais s'ils ne sont poussés par aucun besoin spirituel, on leur offre, quand cela est possible, du travail, comme manœuvres ou domestiques, sans les accepter dans la communauté. D'autre part, les profiteurs éventuels sont assez facilement repérés ; l'Inde possède une très longue expérience des parasites sociaux. Ils sont vite découragés par le peu — matériellement parlant — qui leur est offert, comparé au nombre d'heures de travail qu'on leur demande ; ce qui serait, pour un être animé d'idéal, une vie dure mais exaltante, les décourage assez vite et ils vont s'ajouter à la théorie des critiques amères qui reprochent aux ashrams de ne pas être ce qu'ils avaient espéré... Ajoutons pour conclure que j'ai pu constater combien était exactement observée dans l'Ashram de Sri Aurobindo l'attitude, commune à tous les ashrams authentiques, de ne jamais prendre en considération l'origine sociale d'un candidat. La raison en est que tout ashram est une famille spirituelle et que les membres d'une famille indienne sont nécessairement de la même caste. Or, le fait d'entrer dans un ashram fait perdre au

disciple tous ses liens sociaux : on peut dire, paradoxalement, qu'il entre dans une caste qui est « hors castes »¹.

*
* *

Si nous cherchons un caractère commun à toutes ces activités extérieures de l'Ashram, nous trouvons une aspiration constante vers le progrès compris comme une expression de plus en plus complète et parfaite des besoins véritables de la conscience de chacun, dans un respect total de sa liberté. Cette attitude ne se restreint du reste pas à ses ateliers : il est le caractère même de toute la vie de l'Ashram, de tout l'entraînement intérieur des disciples, de tout le yoga intégral de Sri Aurobindo.

Il faut bien remarquer que ce grand développement des activités extérieures de l'Ashram, leur variété de plus en plus grande, est une conséquence nécessaire de l'enseignement du Maître, et je puis témoigner, par des observations s'étendant sur trente-cinq ans, que cette exubérance s'accompagne d'une rigoureuse fidélité aux principes essentiels.

Cette attitude évolutive se marque nécessairement davantage quand il s'agit d'être jeunes : elle présente aussi dans ce cas des difficultés nouvelles exigeant des adaptations particulières. Nous allons consacrer les chapitres suivants à décrire l'expérience continue qui en résulte au Centre d'Éducation. C'est de toutes les activités de l'Ashram, celle dont l'Occident malade d'une insatisfaction chronique peut le plus facilement — s'il le désire — tirer une aide réelle pour la solution de ses douloureux problèmes.

Mais il fallut les conséquences d'une guerre pour déterminer une évolution que nul n'avait prévue.

NAISSANCE DU LIBRE PROGRÈS

1942 fut une des années les plus dures de la guerre en Asie. Le Japon, vainqueur dans le Pacifique, avançait ses armées jusqu'à l'Inde, entraînait dans l'État de Manipour, menaçait Imphal et bombardait Calcutta. La cinquième colonne était active dans cette ville où les camelots de Chowringhee vendaient un montage photographique montrant un patriote indien serrant la main d'Hitler. On craignait le pire et un exode commençait. Sri Aurobindo offrit alors un refuge à Pondichéry à des familles amies qui vinrent avec de nombreux enfants.

C'était poser un problème; en effet jusque-là aucun ashram ne recevait d'enfants : la pratique du yoga n'est pas leur fait. En recevoir signifie accepter dans la communauté un groupe qui ne peut pas être soumis à toutes les règles acceptées pour les adultes, ce qui ne

¹ A l'inverse des parias qui sont « sans caste »; mais il faudrait savoir si ces excommuniés de l'indouisme ne sont pas une superstition de cette religion, étrangère à son essence.

peut manquer d'influer sur toute la vie de l'ensemble. Mais le yoga intégral ne veut esquiver aucun problème matériel, car il est l'annonce d'un progrès possible offert par le destin : l'Ashram accueillit les familles entières.

On improvisa d'abord une garderie avec un terrain de jeux, mais les réfugiés devenant plus nombreux, une école devint vite nécessaire. Les volontaires ne manquaient pas pour s'en occuper, dont bien peu avaient une préparation professionnelle : ce ne fut pourtant pas un mal. A tous ceux qui offraient leurs services, la Mère donnait une seule consigne : « *Faites que les enfants soient heureux.* » Elle n'a jamais changé depuis.

Mais son application n'est pas facile, surtout pour ceux qui ont été formés — ou déformés — par de tout autres principes. On commença donc par sacrifier l'enseignement au bonheur des élèves, et l'on eut la preuve d'avoir réussi le jour où l'on découvrit un clandestin : ayant constaté avec quelle joie son frère partait à l'école, mais étant trop jeune pour s'y voir admis officiellement, il s'était glissé en classe en cachette et voulait à tout prix y retourner.

On comprend que les élèves — et bien des parents — aient fait une propagande efficace pour cette nouvelle école. Peu à peu elle s'organise, avec ses dortoirs, son réfectoire et ses classes.

Cette première école fut semblable à beaucoup d'autres : on y suivait les indications des manuels, les élèves recevaient des notes pour leurs devoirs et leurs interrogations, et l'on y préparait des examens.

Certes, le respect de l'enfant, si fort à l'Ashram, rendait les professeurs plus compréhensifs et les élèves plus confiants que dans les écoles habituelles, mais on était encore loin de l'idéal proclamé par Sri Aurobindo quelque trente ans plus tôt et que nous avons déjà cité. Ce n'était pas une mince affaire de le mettre en pratique, car on n'y retrouvait presque rien de ce qui est habituellement pris comme base d'une activité scolaire, mais aimer la liberté, même dirigée vers le progrès, ne suffit pas toujours à savoir l'appliquer à l'enseignement de la table de multiplication.

Heureusement que Sri Aurobindo avait une longue expérience de l'enseignement, acquis à Baroda (il y avait même enseigné le français), puis à Calcutta, comme proviseur du « Bengal National College ». La Mère avait aussi enseigné : elle se chargea de certaines classes de très jeunes élèves. Ce qui avait été au début une œuvre d'accueil charitable a très vite révélé une importance et un caractère insoupçonnés.

D'autre part, des événements d'une grande portée allaient influencer sur l'œuvre entreprise. En 1947 l'Inde obtenait son indépendance. Cette même année M. Maurice Schumann, alors député de Lille, venait à Pondichéry pour remercier officiellement Sri Aurobindo de son attitude pendant la guerre : il fut très étonné d'entendre ce mystique et ce sage, ne quittant pas sa chambre depuis un quart de siècle, lui parler en détail de son espoir de créer un établissement universitaire utilisant uniquement les principes qu'il avait dégagés de ses expériences. Ce projet était également connu du directeur de l'école, Philippe

Barbier Saint-Hilaire. Polytechnicien, ingénieur des Travaux Publics, il avait une connaissance très complète des vues de Sri Aurobindo et de la Mère.

Le 5 décembre 1950, Sri Aurobindo quitta son corps. Un très ancien usage veut que les maîtres spirituels d'une particulière élévation ne soient pas incinérés, mais enterrés près de la résidence de leurs disciples. Le corps du Maître fut ainsi mis en terre dans la cour centrale du principal bâtiment de l'Ashram.

Dès que Sri Aurobindo ne fut plus physiquement présent, la Mère de l'Ashram désira voir se réaliser ce qui avait été son dernier grand projet d'action vers le monde extérieur. Elle réunit à Pondichéry, en 1951, une convention d'éducateurs et d'hommes politiques qui décida de créer dans cette ville un Centre universitaire dédié à la mémoire du Maître disparu. Un groupe d'immeubles était disponible en face du bâtiment principal de l'Ashram : c'est là que fut inauguré par la Mère, le 6 janvier 1952, le « Centre universitaire international Sri Aurobindo ». Cette même année elle publiait le résumé très dense de sa manière de concevoir l'éducation (2). La table des matières de ce petit livre en esquisse la structure : la Science de Vivre — Éducation — l'Éducation physique — l'Éducation vitale — l'Éducation mentale — l'Éducation psychique et l'Éducation spirituelle. Une éducation intégrale s'adressant simultanément aux quatre aspects de l'être humain : c'est toute la conception de Sri Aurobindo mise en forme pour son application. Toute l'équipe internationale des travailleurs du Centre universitaire s'attachait alors à ce travail.

Son intention première était d'atteindre rapidement le niveau des études supérieures traditionnelles, tout en intégrant l'effectif entier des jeunes élèves de l'école précédente qui, depuis dix ans, s'était considérablement augmenté. Cet objectif n'a pas été atteint. D'une part, les élèves de l'École de l'Ashram n'avaient pas le niveau voulu, d'autre part, on reconnut vite que presque aucun élève d'âge universitaire provenant d'établissements extérieurs ne pouvait, avec profit, suivre l'enseignement prévu qui se souciait assez peu de préparer à des examens quelconques. On s'aperçut également que le Centre universitaire serait avant tout le laboratoire d'une recherche pédagogique permanente.

Une nouvelle étape de la vie de Pondichéry s'ouvrait alors : les établissements français dans l'Inde étaient rendus à l'autorité indienne le 1^{er} novembre 1954.

*

* *

Depuis le début de sa carrière publique, Sri Aurobindo avait affirmé que l'Inde, en dépit de son état actuel, possédait seule, dans le monde d'aujourd'hui, les richesses d'énergie spirituelle dont l'humanité a besoin pour sortir de la crise permanente où elle se débat ; car elle est la conséquence d'une orientation mortellement dangereuse dont les effets s'accumulent avec le passage des années. Nous avons dit très brièvement comment Sri Aurobindo avait quitté l'action politique pour se consacrer plus réellement à cette renaissance où l'Inde doit être la source du renouveau. L'importance extrême de cette possibilité augmentait celle du rôle d'éducateur des jeunes que l'Ashram avait assumé : il exigeait une continuité parfaite des efforts entrepris, et c'est ce qui fit publier par la Mère le 15 août 1954 la déclaration suivante :

« Je veux marquer ce jour en exprimant un vœu longtemps chéri; celui de devenir citoyenne de l'Inde. Dès la première fois que je suis venue dans ce pays, en 1914, je sentis que l'Inde était mon vrai pays, le pays de mon âme et de mon esprit. J'avais décidé de réaliser ce vœu aussitôt que l'Inde serait libre. Mais j'ai dû attendre longtemps encore par suite de mes lourdes responsabilités vis-à-vis de l'Ashram ici, à Pondichéry. Maintenant, le moment est venu où je peux me déclarer.

Mais suivant l'idéal de Sri Aurobindo, mon but est de montrer que la vérité se trouve dans l'union plutôt que dans la division. Rejeter une nationalité pour en obtenir une autre n'est pas une solution idéale. Aussi, j'espère qu'il me sera permis d'adopter une double nationalité, c'est-à-dire de rester française tout en devenant indienne.

Je suis française de naissance et de première éducation, je suis indienne par choix et par prédilection. Dans ma conscience il n'y a pas d'antagonisme entre les deux ; au contraire, ces deux nationalités vont très bien ensemble et se complètent l'une l'autre.

Je sais aussi que je peux servir les deux également car mon seul but dans la vie est de donner une forme concrète au grand enseignement de Sri Aurobindo. Et son enseignement révèle que toutes les nations sont UNE essentiellement et destinées à exprimer sur terre l'Unité Divine à travers une diversité harmonieusement organisée. »

Pour le moment cette double nationalité souhaitée par la Mère ne lui a pas été offerte.

*
* *

Entre-temps, en 1953, était arrivé à l'Ashram un journaliste français, jusque-là correspondant de l'agence France-Presse à Saïgon. Il ne venait pas pour exercer son métier, mais pour en changer. Un merveilleux enchaînement de circonstances, de ce genre que notre ignorance appelle une suite de hasards, lui avait fait entrevoir dans l'Ashram le lieu où pouvait se réaliser le vrai but de son existence. En arrivant il n'avait aucun projet d'activité définie : La Mère lui indiqua le Centre universitaire. C'est ainsi que Jean Raymond devint Tanmaya et le collaborateur direct de Pavitra.

Une refonte complète du Centre était devenue nécessaire. Au lieu de suivre la voie facile d'un retour vers les méthodes du passé, il fut décidé de foncer vers l'avenir ; cela fut facilité par la décision, prise en 1959 par le gouvernement indien, de réserver le nom d'Université, et ses dérivés, aux seuls établissements soumis à l'autorité exclusive de son ministère de l'Éducation Nationale. Le Centre universitaire de l'Ashram ne remplissant pas cette condition, dut changer de nom : il devint le « Centre international d'Éducation Sri Aurobindo », nom qu'il porte depuis lors. Ayant acquis ainsi la totale liberté officielle de ses programmes, le Centre était à la veille d'une initiative permettant de satisfaire sa vocation : les expériences décisives commençaient.

En 1960, Tanmaya fit, avec un groupe de quinze élèves, un essai d'enseignement libéré des programmes et, naturellement, des examens. La Mère lui avait répété l'unique

consigne : rendre les élèves heureux ; dans le domaine de la connaissance, cela signifie répondre à leurs questions, à *toutes* leurs questions. Tous les éducateurs — et tous les parents — savent quel est l'insatiable appétit intellectuel des enfants : c'est la manifestation d'un besoin fondamental, une étape nécessaire du développement de l'intelligence. Tout refus de répondre et, plus encore, toute défense d'aborder certains sujets, est un acte cruel pouvant avoir de graves conséquences pour l'avenir de l'enfant : la moindre est l'apparition d'une curiosité morbide pour ces sujets défendus, une distorsion affective et mentale ; beaucoup de névroses enfantines, sources de celles des adultes, n'ont pas d'autre origine. Mais il y a pire : c'est la stérilisation mentale qui en dérive, par la destruction de tout esprit d'initiative dans le domaine intellectuel. Répondre aux questions ne suffit du reste pas : il faut se laisser guider par elles pour découvrir progressivement les tendances réelles de l'enfant. La Mère de l'Ashram avait spécifié aux professeurs : « *Ce que nous cherchons n'est pas le nombre, c'est une sélection; ce ne sont pas de brillants élèves que nous voulons : ce sont des âmes vivantes.* » En 1961 elle donnait à cette méthode son nom de *Libre Progrès* : libre puisque l'intéressé — l'élève — est consulté à chaque étape, libre d'exprimer ses préférences et son but, mais c'est une liberté vers le progrès de la pleine maîtrise de ses possibilités les plus hautes, et non vers l'inverse. Un tel principe a une portée absolument générale : il exprime une vérité psychologique actuellement bien établie.

Mais l'Ashram ne se proposait pas d'offrir un modèle immédiatement applicable à tous les enfants : on voulait tout d'abord faire l'expérience fondamentale de manière approfondie avec certains enfants seulement, puisque le mot redoutable de sélection avait été prononcé.

C'est que, d'une manière générale — la suite des événements l'a confirmé — les élèves se classent en trois groupes, non pas du point de vue de l'intelligence, mais en ce qui concerne leur forme d'esprit, il y a :

- ceux d'hier, dont les besoins sont de suivre, plus ou moins docilement, ce qui leur est imposé;
- ceux d'aujourd'hui, qui profitent avec joie des nouvelles libertés, sans en tirer aucun profit véritable, et se donnent pour buts ceux d'autrefois;
- ceux de demain, qui ne peuvent supporter que les méthodes nouvelles et s'épanouissent par elles.

Le Centre d'Éducation de l'Ashram entend grouper, puis aider au maximum, ceux qui ont en eux l'esprit de demain, qu'ils soient maîtres ou élèves.

On se doute que les candidats à cette école étaient nombreux : il fallait faire un choix parmi toutes les demandes d'entrée. Chaque candidature est soumise à la Mère qui décide seule de son sort, et aucune considération sociale, familiale, ou raciale n'a de valeur pour assurer l'admission des nouveaux élèves.

Ce régime fut donc appliqué d'abord à un petit nombre d'élèves choisis : ce fut un succès. Son extension, aussitôt tentée, fut un échec. C'est que les résistances étaient fortes, qui avaient leurs origines dans les habitudes passées de certains élèves, de parents et même de quelques professeurs. Pour qu'un élève se sente — et soit — vraiment libre, il faut

qu'aucune sollicitation extérieure n'agisse sur lui : ni la vanité d'être en tête de la classe, ni les pressions familiales. Pas d'émulation entre les élèves, pas de classement, et surtout pas de notes ; il n'y a dans l'école nouvelle, ni « bons » ni « mauvais » élèves : il n'y a que ceux qui sont heureux de s'y cultiver et ceux qui, ne l'étant pas, s'en vont... L'école ne fait passer aucun examen, ne décerne aucun diplôme, ne prépare à aucune carrière. En bref : elle offre de la culture, elle n'est pas un bureau de placement.

On se doute des réactions que cette attitude a pu provoquer... De la part des parents, frustrés de pouvoir s'enorgueillir des notes de leurs enfants, ou désespérés à l'idée que leur progéniture allait profiter de cette liberté pour ne rien faire, ou pour acquérir un bric-à-brac de notions désordonnées, inutilisables pour accéder à une situation lucrative... Du côté des élèves venant d'autres écoles, habitués à subir un enseignement sans intérêt sous le seul aiguillon de leur vanité constamment stimulée et se sentant brusquement privés de toute raison d'apprendre... De la part de certains professeurs enfin, conditionnés par des années d'emploi de vieilles formules, trop souvent habitués à réciter chaque année un texte *ne varietur*, photocopié à l'avance...

Le bonheur des élèves, l'épanouissement visible de leur personnalité, ont eu raison de toutes les difficultés : une organisation allant du jardin d'enfants au niveau du premier cycle universitaire l'a rendu possible, mais au moment dont nous parlons, elle était toute à reprendre. Des compromis furent nécessaires; l'enseignement, partout très libéral, manifesta deux tendances : dans un groupe on continuait à donner des notes et à faire des compositions périodiques, alors que l'autre progressait en pleine liberté ; ce fut un peu comme un attelage mal accouplé exigeant des adaptations constantes.

Cette période de réajustements variés dura près de cinq ans. Mais chacun manifestait le désir de tous d'arriver à une harmonie complète et représentait un progrès vers le but défini de nouveau par la Mère, dans une déclaration qui est l'application rigoureusement fidèle de celle qu'avait faite en 1909 Sri Aurobindo :

« Si nous avons une école ici, c'est pour qu'elle soit différente des millions d'écoles dans le monde, c'est pour donner aux enfants une chance de distinguer entre la vie ordinaire et la vie divine — la vie de Vérité — de voir les choses autrement. Il est inutile de vouloir répéter ici la vie ordinaire. Les professeurs ont pour mission d'ouvrir les yeux des enfants à quelque chose qu'ils ne trouveront nulle part ailleurs. »¹

Dès cette année 1963, le succès fut certain et l'on commença d'étendre le Libre Progrès par étapes prudentes à des groupes de plus en plus nombreux. Nous disons bien « groupes » et non « classes », car chaque élève choisit ceux des professeurs auxquels il désire poser des questions et compose ainsi son programme personnel. On pourrait croire qu'il en résulte une dispersion des sujets traités — une expérience répétée — et contrôlée auprès de nombreux collègues — nous a montré qu'il n'en est rien : on s'aperçoit en fin d'année qu'un programme continu et logiquement coordonné a été suivi en fait. Mais la diversité des choix fait que la notion d'examen final n'a plus de sens.

¹ La Mère : *Entretiens*, Pondichéry, 1963.

Six années furent nécessaires pour pouvoir étendre la pratique du Libre Progrès à tous les groupes, en réduisant progressivement les résistances et en formant de nouveaux professeurs. Dans le courant de 1969 il fut décidé de l'adopter de façon générale.

Au mois de mai de cette année-là, Pavitra, qui avait dirigé l'école depuis ses débuts, quitta son corps. En hommage à sa mémoire, le poste de directeur fut supprimé. Depuis lors, le Centre d'Éducation est dirigé pratiquement par un Conseil de sept professeurs dont l'un est le secrétaire général chargé de l'administration ; toutes les décisions importantes sont soumises à l'approbation de la Mère. Un conseil académique peut être consulté si cela se montre nécessaire.

L'ORGANISATION ET LA LIBERTÉ

Le personnel du Centre d'Éducation comprend une soixantaine de professeurs lui consacrant tout leur temps, et une centaine d'auxiliaires venant enseigner suivant un horaire restreint. Tous sont disciples de l'Ashram ; à ce titre, ils sont pris en charge par lui complètement ou partiellement, selon les moyens personnels dont ils disposent, mais en aucun cas ils ne sont rémunérés pour leur travail.

L'Ashram ne fait aucun effort de recrutement, ni pour les professeurs, ni pour les élèves : il se borne à accepter les candidats qui paraissent doués des qualités voulues. Des diplômes ne sont en aucun cas demandés : on respecte le travail et la compétence qu'ils peuvent représenter, mais ce qui est souhaité le plus vivement est le désir, et plus encore, l'intime besoin d'enseigner : la vocation.

L'éducation offerte aux enfants est répartie en trois cycles : le jardin d'enfants, le cycle secondaire et les cours supérieurs ; mais il faut voir là une énumération commode pour le langage, ne correspondant à aucune variation dans les méthodes d'enseignement, sinon dans leurs techniques.

Un problème très délicat est celui de la surveillance du travail des élèves. Un professeur est désigné pour chacun d'eux, afin d'être ce que les élèves eux-mêmes appellent « leur ange gardien » : en face de toutes les difficultés, ils savent pouvoir s'adresser à lui. Cette décision a donné d'excellents résultats. Dans tous les cas où ce répondant est amené à donner son avis sur l'un de ceux dont il a la charge, l'élève en est complètement informé. Bien que l'on soit loin ici du système des notes, il en subsiste un souvenir que l'on espère faire disparaître.

*
* *

Le jardin d'enfants les reçoit dès l'âge de trois ans et les garde jusqu'à six. L'enseignement est fait par des jeux, des chants et des récits, la seule langue employée étant le français (et, en cas de nécessité, la langue maternelle), on verra plus loin pourquoi. Une grande attention est accordée à la tenue, à l'attitude sociale des enfants

ainsi qu'à leur état de santé. On les encourage à pratiquer le dessin et la peinture, mais sans jamais les leur « enseigner » de la manière habituelle. Actuellement, il est bien établi que l'enfant ne peignant pour faire quelque chose de « beau » — notion qui lui est étrangère — ce que l'on appelle « l'art » de l'enfance n'est pas un art, au sens que ce mot a pour l'adulte, mais une expression directe de la sensibilité du plus jeune âge, dont la manifestation totalement libre est nécessaire à son développement psychologique. En cette année 1971, une exposition commentée de peintures d'enfants de 2 ans et demi à 13 ans a été organisée avec grand succès à l'Ashram par Mme L.-H. Reymond qui y enseigne avec une large compétence acquise à l'Université de Genève. Une série de tableaux explicatifs mettait en évidence l'uniformité des étapes du dessin et de la peinture des enfants, quelles que soient leurs races ou leurs nationalités.

Les élèves du jardin d'enfants doivent rester sous la surveillance de leurs familles et habiter avec elles, car le Centre d'Éducation n'accepte pas comme pensionnaires des élèves de moins de six ans.

Pour ceux qui sont admis aux cours scolaires et supérieurs, le Centre dispose de seize résidences où ils peuvent être logés et nourris. Leurs études sont gratuites à tous les degrés et les frais de fournitures scolaires ne dépassent pas 25 roupies (soit 20 francs) *par an*. Quant à la pension, elle est de 100 roupies (75 francs) par mois, auxquels s'ajoutent les frais de vêtements, linge et literie. Bien entendu les enfants des membres de l'Ashram n'ayant pas de moyens personnels sont reçus sans aucun frais.

La nourriture des élèves et des professeurs est l'objet de soins tout particuliers. Alors que la majorité des disciples sont végétariens et font trois repas par jour, les élèves en ont quatre et reçoivent de la viande ou du poisson deux fois par semaine.

La durée de l'ensemble du cycle scolaire est de dix ans, dont quatre correspondent à notre niveau primaire, trois au primaire supérieur et trois au secondaire. Les cours supérieurs qui leur font suite durent trois ans en lettres et en sciences, six ans en technologie. Ceux qui choisissent cette dernière voie acquièrent leurs connaissances sous forme d'expériences réelles dans l'un des ateliers de l'Ashram qui couvrent douze spécialités, de l'agriculture à l'ajustage et à l'imprimerie.

Il faut ouvrir ici une parenthèse pour souligner le caractère très particulier que présente dans l'Inde l'enseignement technique. Chacun sait l'importance des grands travaux, d'un intérêt vital pour la nation, qui ont été commencés par le gouvernement indien actuel. Or le pays possède non seulement d'excellents professeurs, mais des ingénieurs de valeur ; malheureusement, leur efficacité est diminuée pour deux raisons : d'un côté une « hémorragie des cerveaux » attirés par des salaires plus élevés offerts par l'étranger et, d'autre part, l'absence de contremaîtres. Il n'y a pratiquement personne entre l'ingénieur et le manœuvre. L'Ashram a songé depuis plusieurs années à ce problème, mais sans avoir la possibilité de lui donner une solution. L'école des Travaux Publics, créée autrefois par la France, est fermée depuis longtemps : souhaitons sa prochaine résurrection.

*

* *

Comme nous l'avons dit, les enfants peuvent entrer au cours primaire dès l'âge de six ans. Il est nécessaire qu'ils aient alors — on y veille au jardin d'enfants — une certaine connaissance du français, car l'enseignement du Centre d'Étude est fait, à tous les degrés, en français pour les mathématiques et les sciences, en anglais pour l'histoire et la géographie, (cette dernière langue leur est presque toujours familière et le devient en tout cas très vite). Les enfants plus âgés ne sachant pas le français ont à suivre exclusivement l'enseignement de cette langue pendant une année, suivant les méthodes de l'Alliance française. L'étude de la langue maternelle étant obligatoire, la plupart des élèves connaissent au moins trois langues. Dix langues indiennes et cinq européennes sont enseignées au Centre d'Éducation de façon régulière.

Les cours sont interrompus du 1^{er} novembre au 15 décembre, les dimanches, lors des quatre fêtes de l'Ashram et le premier jour de chaque mois : à ces dernières dates, tous les membres de l'Ashram reçoivent des différents services les objets nécessaires pour leur vie et leur travail, ce qui les oblige à interrompre leurs activités courantes.

Les exercices physiques sont pratiqués une heure par jour avant onze ans, de une heure et demie à deux heures ensuite, à la fin de chaque après-midi ; ils sont obligatoires et n'ont aucune interruption, ni les dimanches, ni pendant les vacances des cours. Pendant celles-ci toute une série d'excursions, de concours et de jeux sont organisés : la participation n'y est pas obligatoire, les élèves pouvant s'absenter selon les désirs de leurs familles ; un certain nombre d'entre eux s'engagent temporairement dans l'un des ateliers. Il s'agit donc de semi-vacances facultatives. Par contre, pendant les mois d'enseignement, la présence est obligatoire, et cela dès le jour de l'ouverture.

Le Centre dispose d'un stade, de terrains de football et de cricket, d'une piscine olympique, de courts de tennis, de terrains de basket-ball et de volley-ball, d'un local pour la lutte indienne, d'un ring de boxe, d'un dojo pour le judo et d'un gymnase. Les jeunes filles peuvent pratiquer tous les sports, si elles le désirent, même la boxe.

Des compétitions — les seules encore admises au Centre — sont organisées régulièrement. Les exercices physiques sont la première des quatre seules matières d'enseignement obligatoire à l'Ashram, les trois autres étant la langue maternelle, puis le français et l'anglais. On a groupé en un département spécial l'étude des langues, et l'on peut voir par le tableau suivant que l'obligation d'enseigner la langue maternelle de chacun est une lourde charge.

Nombre d'élèves suivant les cours de :

Sanskrit	215	Anglais. . . .	640
Bengali. . . .	133	Français	620
Gujarati	93	Italien. . . .	37
Hindi. . . .	49	Allemand. . . .	23
Autres langues			
indiennes	66	Espagnol. . . .	3

*
* *

Les moyens de documentation offerts aux élèves et aux professeurs sont représentés avant tout par la bibliothèque générale de l'Ashram, riche de 55000 volumes en 25 langues et qui reçoit 300 périodiques. Son conservateur, qui a reçu le nom de Medhananda, fut magistrat en Allemagne puis colon à Tahiti avant de trouver à l'Ashram son véritable métier. Sous sa direction, la bibliothèque veut manifester l'esprit d'universalité du message de Sri Aurobindo, aussi est-elle internationale et sans aucune spécialisation. Son entrée est libre pour tous les disciples ou les visiteurs de l'Ashram, quel que soit leur âge. Les livres spécialement destinés aux plus jeunes sont réunis dans une salle spéciale, meublée de tables basses sur lesquelles ils ont le droit de dessiner, de peindre ou de modeler. Une collection de bronzes de l'Inde du Sud, des échantillons archéologiques y sont exposés. On y trouve une discothèque donnant deux concerts de musique enregistrée chaque semaine : un de musique indienne, l'autre de musique occidentale; le dimanche matin est réservé à l'audition des disques demandés par les auditeurs. Des expositions temporaires, de sculptures notamment, y sont aussi organisées. Ces manifestations font partie de l'activité culturelle artistique offerte aux élèves, qui peuvent fréquenter des ateliers et des studios pour le dessin, la peinture, le modelage, la photographie, la musique, la danse et l'art dramatique.

Une grande partie des entretiens des cours supérieurs ont lieu dans la galerie du premier étage de cette bibliothèque, ou dans son jardin, Cette activité intellectuelle ne signifie pas une diminution de la liberté : celle-ci n'a pour limite que la liberté des autres et leur droit à la tranquillité ; il est parfaitement admis que l'on vienne ici se recueillir, sans lire ni écrire. « *Une bibliothèque, a écrit la Mère, doit être un sanctuaire intellectuel. Il faut y chercher la lumière et le progrès.* »

Le département de culture physique possède sa propre bibliothèque, ainsi que les laboratoires de sciences.

Le bâtiment central de l'Ashram contient une bibliothèque exclusivement consacrée aux œuvres de Sri Aurobindo et de la Mère, ainsi qu'aux 18 revues qu'elles inspirent : 6 en anglais, 11 en l'une des langues indiennes, une — le Bulletin du Centre d'Éducation — en anglais et en français.

Le Centre d'Éducation met à la disposition des professeurs et des élèves une bibliothèque spécialement adaptée aux enseignements qui y sont offerts. Et, depuis cette année, une salle de documentation y est ouverte; on y travaille à établir des tables analytiques des articles les plus importants parus dans des périodiques et à grouper une documentation précise sur les expériences pédagogiques du Centre.

Enfin, et ceci est une innovation importante, trois « salles de silence » sont à la disposition des élèves et des professeurs; l'une d'elles peut recevoir trente personnes : des sièges et des tables y sont à leur disposition pour lire, écrire ou méditer en toute tranquillité. Ces salles sont très fréquentées et il n'est pas rare d'y rencontrer des enfants de six ans...

*
* *
*

La pratique du Libre Progrès prend des formes différentes avec les âges. Très jeunes, les enfants aiment à être conseillés chaque fois qu'ils le demandent, mais ils tiennent beaucoup à participer à la classe en donnant leur opinion sur ce que l'on enseigne. Le plus important, nous l'avons dit, est que l'aîné qui les guide réponde à *toutes* leurs questions.

Vers dix ou onze ans se manifeste la nécessité d'étendre cette liberté au choix de toutes les matières. L'expérience a été faite progressivement et, en 1970, un sondage exécuté auprès d'une centaine d'élèves ayant connu les deux systèmes d'enseignement, pour savoir si le nouveau leur convenait, a fourni 20 % de « non », 60 % de « oui », et 20 % de « oui » avec spécification de ne pas en vouloir d'autres : les élèves mécontents venaient tous d'écoles traditionnelles. Ceci confirme une vérité établie dans d'autres domaines par les éducateurs et les psychologues contemporains : l'importance déterminante des premières années de la vie pour la formation définitive du caractère.

Il résulte de l'exercice du libre choix, de cette composition « à la carte » du menu culturel, que s'il se forme des groupes d'élèves réunis par des intérêts communs, ce ne sont pas à proprement parler des « classes » se transportant en entier d'une salle dans une autre; aussi le Centre affiche bien les horaires de présence des professeurs, mais, en ce qui concerne les élèves, ne connaît que des individus. Les cours eux-mêmes s'éloignent de plus en plus de la forme magistrale à mesure que l'âge augmente, que le nombre des étudiants diminue et que leur personnalité se renforce.

Tous les élèves ne suivent pas la suite complète des années prévues. Certains se rendent compte que le libre progrès ne leur convient pas — ce sont les « non » de l'enquête — d'autres sont retirés par leurs familles, craignant que le manque de programme officiellement homologué n'empêche leurs enfants de se placer avantageusement plus tard. Chaque année, environ soixante élèves quittent le Centre, à des niveaux variés de leurs études, alors que les entrées nouvelles ont lieu dans les classes primaires ou enfantines¹.

Il en résulte une diminution progressive des effectifs de la base vers le sommet. Les cours supérieurs réunissent rarement plus d'une dizaine d'élèves par professeur, souvent trois ou quatre seulement², l'après-midi, les matinées étant réservées à des entretiens individuels. Une consultation des professeurs a montré que l'optimum était de cinq élèves par enseignant : la possibilité d'un véritable dialogue est, alors, meilleure ; on ne peut donc plus parler de cours au sens ancien du terme. Les questions posées par les étudiants sont assez variées pour obliger le professeur à un travail constant qui est un stimulant d'une haute valeur. Il est évident qu'une telle manière de faire n'a aucun charme pour ceux qui

¹ L'afflux de candidats est tel cette année 1971, que pendant deux ans le Centre d'Éducation ne pourra recevoir aucun élève nouveau.

² Rappelons, pour mémoire, qu'à l'Université américaine de Yale, il y a quatre étudiants par membre du personnel enseignant.

espèrent pouvoir réciter chaque année un texte *ne varietur* photocopié à l'avance... Le Centre d'Éducation ne convient donc pas plus à tous les professeurs qu'à tous les étudiants.

Les sujets traités, les programmes suivis, ne sont pas seuls à changer chaque année : le Centre est une expérience permanente qui est à chaque moment adaptée aux désirs des élèves et des professeurs.

La rentrée de décembre 1970 a vu pour la première fois des contestataires, mais on pense bien qu'ils étaient particuliers. Il s'agissait d'un groupe d'étudiants ayant fait toutes leurs études au Centre, âgés de seize à dix-huit ans. Ayant terminé les cours secondaires supérieurs ou étant près de le faire, on s'attendait à les voir terminer leur cycle ou passer au cycle supérieur proprement dit : ils ont refusé de le faire, parce que dans ce cycle, les professeurs suivaient *un* livre qui constituait le programme, alors que ces étudiants progressistes se déclaraient prêts à utiliser *des* livres, mais pas *un seul*. De ces élèves, quatre étaient de tendances littéraires, quatre plus scientifiques : c'est avec ceux-ci que l'un de nous a fait sa seconde expérience d'enseignement, mais alors que la première avait été faite encore assez près des formes usuelles, cette dernière s'est faite intégralement suivant la tendance nouvelle.

Nos entretiens ont commencé par une mise au point de nos positions relatives, en ce qui concerne notre attitude générale et nos intérêts particuliers. Nous avons constaté, et bien affirmé, notre adhésion au principe unitaire de la pensée de Sri Aurobindo : le monde est UN, non seulement dans sa nature physique, mais aussi sous ses autres aspects quels qu'ils soient : propriétés senties, affectivement saisies, pensées, sans aucune restriction, ce qui signifie le refus de toute discontinuité entre le monde matériel et celui des êtres vivants ou de la conscience.

Nous ne faisons là que de réaffirmer un principe admis par l'Inde depuis quelques millénaires et que nos plus modernes biologistes paraissent découvrir avec grand étonnement. Mais ceci étant reconnu comme point de départ, nous étant mis d'accord pour faire de la physique (sans oublier que nous *savions* négliger le reste), nous avons fait l'inventaire de nos centres d'intérêt et nous avons trouvé :

- 1) le contenu physique de la notion de « force »;
- 2) la structure de la matière dans le monde physique ;
- 3) la nature et le rôle des électrons ;
- 4) la lumière et les raisons de sa nécessité pour la vie;
- 5) la notion d'évolution dans le monde physique.

Après un large échange d'idées, nous avons pensé que la notion des vibrations et celle d'ondes, avec leurs développements, serait un sujet intéressant. Mais il exigeait des notions de mécanique particulières et, par la force des choses, de mathématiques, en particulier sur la notion de fonction.

Ceci oblige à un retour en arrière. Il y a quelques mois, alors que se terminait notre première expérience, une réunion de quatre professeurs de sciences a eu lieu, avec

Tanmaya, et l'on y avait discuté du meilleur moyen de faire disparaître la crainte irraisonnée des mathématiques existant chez la plupart des élèves. Nous étions arrivés à cette conclusion que cette crainte, n'ayant pas de base réelle, due à la nature du sujet, devait avoir pour cause la méthode d'enseignement des mathématiques. Cette méthode consiste à en faire un sujet en soi, une étude abstraite; or les jeunes ont une intelligence surtout concrète : nous en avons conclu qu'il fallait enseigner cette discipline « à la sauvette », c'est-à-dire seulement à propos d'une science concrète et au fur et à mesure des nécessités de l'expérience.

L'occasion était belle de vérifier cette idée cette année avec nos contestataires, car ils avaient souffert de la crainte mathématique, ce qui les avait conduits — le libre progrès le permettant — à n'en faire que trop peu. Ayant précisé avec eux notre programme, comme il a été dit, nous sommes allés au laboratoire de physique pour y observer les oscillations d'un pendule de gravité et celles d'un pendule de torsion. Nous avons constaté la nécessité, pour tirer une connaissance utile de ces expériences, d'en représenter les résultats par des mesures reliant la fréquence des oscillations aux différentes caractéristiques des appareils : masse, longueur et nature des fils, etc... Passer de cette idée de liaison à celle de fonction était naturel et représenter les fonctions (d'une seule variable) par des courbes ne l'était pas moins.

Il a été immédiatement visible que le seul fait de tracer des courbes suffisait à donner une apparence non seulement acceptable sans crainte, mais un attrait réel à tous les calculs et raisonnements. Le but n'est plus alors d'obtenir un nombre ou une formule, mais de compléter une figure ou d'en expliquer un caractère curieux : les élèves ont non seulement suivi les exposés, mais ont réclamé des compléments et même (n'ayant pas bien compris ce qu'est le rayon de courbure) un entretien supplémentaire.

Ainsi se dessine une pédagogie nouvelle toute faite de libre choix, dont la réussite, c'est-à-dire la joie réelle des élèves, montre la vérité des bases dont elle dépend.

*
* *
*

La question nous a plusieurs fois été posée : que se passerait-il si un élève profitant de sa liberté refusait de travailler, sans toutefois vouloir quitter l'école ? Ce cas paraît impossible et contradictoire ; il s'est pourtant présenté, une fois, et pour un jeune français. C'était un bel enfant, d'une douzaine d'années, brillant en gymnastique, mais tristement nul dans tous les autres domaines. Un jour, il déclare à sa mère qu'il ne veut plus aller en classe. Affolement, reproches amers : « Que deviendras-tu plus tard ? etc... » L'enfant tient bon et réplique : « On m'a dit que je devais dire ce que je pensais, eh bien ! c'est que je ne veux pas aller en classe. » On porta le cas devant la Mère de l'Ashram qui autorisa le contestataire à suivre son penchant... Il tint bon huit jours seulement, car il se trouva complètement seul toute la journée ; il eut alors une prétention exorbitante : « J'irai à l'école, dit-il, et je promets d'être parfaitement sage en classe, je ne m'occuperai pas de ce que l'on y dit, mais je serai avec mes camarades pendant les récréations ; bien entendu, je suivrai les cours de culture physique ». Nouvel appel à l'arbitrage de l'autorité supérieure : nouvelle autorisation de suivre son propre choix.

A la fin de l'année, ce garçon ne savait évidemment rien de ce qui avait été enseigné à ses camarades... mais on s'aperçut qu'il savait fort bien l'anglais et le bengali. Il a, depuis, quitté Pondichéry, et, aux dernières nouvelles, possède un magasin de cycles, est marié, et heureux.

TROISIÈME PARTIE

RÉSULTATS ET ESPOIRS

*Nous nous occupons
de la naissance
d'un nouveau monde...*
La Mère

QU'EST-CE QU'UN « SUCCÈS » SCOLAIRE ?

Le succès d'une entreprise, c'est d'atteindre son but le plus complètement possible. Le but du Centre international d'Éducation Sri Aurobindo est le bonheur de ses élèves, mais la phrase, répétée en épigraphe de cette dernière partie de notre enquête, précise que ce but ce sont des âmes vivantes. Le rapprochement de ces deux définitions montre que pour la Mère de l'Ashram, le bonheur vrai est d'être une âme vivante, et nous avons vu ce qu'il faut entendre par là.

La fréquentation prolongée des élèves du Centre d'Éducation ne laisse aucun doute sur l'ampleur de son succès, pris dans ce sens. Mais cela ne suffit pas : il faut se demander si ce résultat remarquable peut dépasser les frontières de l'Ashram qui l'a obtenu, et trouver une place dans la société humaine au sens le plus étendu de ce terme. Il nous faut donc considérer séparément le point de vue de l'Ashram et celui du monde qui l'entoure.

Il nous paraît d'abord nécessaire, ne serait-ce que pour écarter des malentendus, de rappeler la plus importante expérience de liberté dans l'enseignement qui ait été faite avant celle de l'Ashram.

C'est en 1971, à Summerhill (Angleterre), que s'est ouverte la première école où la liberté était aussi totale que la loi le permet. Son fondateur, A.S. Neill, Écossais, âgé de quatre-vingt-cinq ans, la dirige aujourd'hui selon les mêmes principes qu'il aime exprimer sous la forme la plus percutante (3) :

« Je crois profondément l'enfant bon, dit-il. Il naît bon et sincère. L'enfant difficile est simplement un enfant malheureux. Laissez un enfant libre, libre d'être sale, mal poli,

désordonné, paresseux, bruyant, destructeur, masturbateur, voleur, abandonnez toutes vos idées sur l'éducation. Vous créez pour votre enfant un environnement dans lequel il pourra enfin vivre et exprimer ses émotions, c'est-à-dire s'épanouir naturellement et être heureux. »

Il est de fait qu'apparemment les libres enfants de Summerhill sont heureux. Voici comment Danielle Hunebelle décrit le cadre de leur vie :

« ... votre première impression est sans contredit un choc. Comment ces baraquements d'une laideur insigne, poussés entre des orties et un champ de pommes de terre, aussi sinistres à l'intérieur qu'à l'extérieur telle une zone de bidonville, où s'agitent, le plus souvent à vélo, une soixantaine de petits sauvages à l'allure de gitans, vêtus de haillons, la tignasse emmêlée : voilà donc cette école modèle que du fond de la Californie, de la Norvège, de l'Ontario, une centaine de pèlerins, éducateurs et étudiants, viennent chaque semaine pieusement visiter pour s'en inspirer « at home ».

« Pas une fleur, sinon dans le coin où se réfugient Neill et son épouse. Pas une reproduction en couleurs, sinon les photos que découpent les enfants dans les magazines... Les 61 enfants de Summerhill... ont des trous dans leurs pantalons, des cheveux non peignés depuis les dernières vacances, de la peinture sur les joues, un air de défi, et presque tous semblent parfaitement heureux. » (4)

Au Centre d'Éducation Sri Aurobindo, les locaux forment un quadrilatère très clair autour d'une cour abondamment fleurie, les salles sont d'une propreté parfaite — on laisse ses sandales à la porte en y entrant — des reproductions d'œuvres d'art, parmi lesquelles figurent souvent des travaux des élèves ou des professeurs, ornent les murs à des emplacements choisis. Les bicyclettes — nombreuses — sont rangées dans le parc et utilisées hors de l'école à volonté, mais non dedans. Les sept cents élèves sont toujours propres et parfaitement soignés; leur éducation excellente n'empêche pas une complète familiarité. Et l'immense majorité est parfaitement heureuse.

Il n'y a donc aucun doute possible : le libre exercice de la saleté, du désordre et de la grossièreté n'est aucunement nécessaire au bonheur des enfants, à aucun moment de leur développement. Ce que Summerhill montre, c'est qu'il peut l'accompagner : c'est un sous-produit, dont l'origine est évidente quand on se rapporte à ce que nous avons dit de la double nature des impulsions intérieures de l'homme.

A Summerhill, dit son directeur : *« ... L'éducation est avant tout une affaire d'émotions. Je crée un environnement dans lequel les émotions peuvent être vécues et exprimées. »* Aucune restriction n'est mentionnée : il s'agit donc de toutes les émotions ; mais l'environnement qui vient d'être décrit favorise certainement les émotions les plus instinctives et animales, au détriment des plus élevées. Et si les élèves aboutissent à cette honnêteté et à cet équilibre dont on parle, c'est par le rodage du milieu social et, plus encore, par l'inévitable arrivée d'une certaine maturité naturelle.

A Pondichéry la tendance est inverse, il ne s'agit pas seulement de liberté, mais de libre progrès, ce mot étant pris dans le sens que nous avons dit : l'épanouissement des

aspirations les plus hautes, ce qui exige la maîtrise des autres, non pas pour les condamner ou les réprimer, mais pour les transformer au service des premières ; et dix années d'expérience montrent que cela est non seulement possible, mais représente la seule voie d'évolution complète et naturelle de l'enfant, voire de l'homme.

Nous rejoignons par contre A.S. Neill quand il dit que « *les enfants n'apprennent que ce qu'ils veulent... si toutes les écoles étaient libres, je suis sûr que les enfants trouveraient leur niveau propre* ». Oui, certes, mais ce niveau propre ne doit pas être celui de la facilité du plaisir de satisfaire les désirs de l'animal humain, mais celui du bonheur de faire épanouir les aspirations de l'homme véritable. Ceci exige la maîtrise progressive de toutes nos autres tendances, afin de faire une base d'action de ce qui était une contrainte extérieure, parfois un esclavage. Comme l'a dit la Mère : « *La discipline est l'expression de la maîtrise de soi qui, seule, prépare à l'union avec le Divin* ».

Nous venons d'écrire le mot « Divin ». Il est frappant de voir que dans cet Ashram où ce mot est d'un usage fréquent, aucune religion n'est pratiquée. Les disciples sont libres, chez eux, d'utiliser, à titre strictement privé, les formes religieuses de leur choix, mais ils n'y sont pas encouragés, parce que la vie spirituelle de l'ère où nous entrons ne peut accepter aucune division entre les aspirations spirituelles et encore moins de concurrences comme en a connu le passé et comme il en subsiste encore. Les religions sont les expressions partielles, et par conséquent déformées dès qu'elles se prétendent les seules vraies, d'un besoin fondamental de notre être, que diverses idéologies ont prétendu faire disparaître, alors qu'elles l'ont seulement habillé à leur manière. L'athéisme militant est une religion négative, mais tout de même une religion. De sorte qu'en définitive on constate que la spiritualité vraie, manifestation naturelle de l'idéal, est le seul remède efficace contre la superstition aussi bien que contre le fanatisme.

Le but, ce bonheur de l'individu, cette manifestation d'une âme vivante, est incomparablement plus vaste que toute satisfaction personnelle : il vise des événements qui concernent l'humanité tout entière.

Comme nous l'avons dit, l'Ashram de Sri Aurobindo voit dans la crise actuelle du monde — et dans celle des études en particulier — l'affrontement de deux tendances, dont l'une est la continuation des habitudes suivies et acceptées jusqu'à présent, alors que l'autre est la manifestation d'une mutation de la conscience humaine où sont apparus des besoins nouveaux. Donc il s'agit d'un mouvement irréversible qui ne peut être apaisé que par un renouvellement complet de nos méthodes. Les deux tendances sont légitimes, mais il est inévitable, puisqu'il s'agit d'une évolution normale de l'homme, que la première disparaisse progressivement au bénéfice de la seconde. Pour éviter les dangereux remous que nous connaissons, il faut que ce passage, d'une importance capitale, se réalise rapidement et complètement, ce qui n'est possible que par une compréhension et un respect mutuels : on ne peut espérer les trouver que chez ceux qui, ayant connu le passé, aspirent à l'avenir. Le but du Centre d'Éducation est précisément de grouper et d'aider les individus chez qui se manifeste la conscience nouvelle. Dans un message aux enfants de l'Ashram, la Mère l'a dit clairement :

« Si vous voulez ne plus appartenir à l'humanité ordinaire, si vous voulez ne plus être seulement des animaux évolués, si vous voulez devenir des hommes nouveaux réalisant l'idéal supramental de Sri Aurobindo, si vous voulez vivre une vie nouvelle et supérieure, sur une terre renouvelée, alors vous trouverez ici toute l'aide nécessaire pour y parvenir ; vous profiterez pleinement de votre présence à l'Ashram et vous pourrez devenir de vivants exemples pour le monde. »

On comprend comment la notion même de morale prend à l'Ashram une signification nouvelle. Ce n'est plus une obligation imposée de l'extérieur : c'est une nécessité intérieure, un besoin au cours du chemin que l'on parcourt vers son but, Et ce besoin se fonde dans un ensemble d'habitudes nouvelles que l'on n'acquiert pas comme quelque chose qui s'ajoute à un passé, mais qui surgit comme un pouvoir longtemps ignoré ; le changement de « conduite » est une libération du passé, un pas vers le bonheur.

Un petit fait, très récent, montre bien à quel point on attend de l'individu, et de lui seul, la décision de ses actes, même dans les cas où l'opinion de la Mère est formellement exprimée. Des élèves lui avaient demandé s'il était bon, pour s'informer, de lire les journaux ; voici sa réponse, qui fut écrite au tableau des informations du Centre pendant plusieurs semaines :

« Ceux qui veulent connaître réellement les événements du monde ne doivent pas lire les journaux, car ils sont pleins de mensonges. Lire les journaux, c'est participer au mensonge collectif. »

Ceci dit et publié, chacun est resté parfaitement libre de lire les quotidiens et nul n'a songé à organiser une surveillance à ce propos, bien entendu.

Le mensonge est, du reste, l'objet d'une attention spéciale, à l'Ashram, et cela depuis sa création. Dès 1933, on voyait dans la salle de réception des visiteurs, une inscription calligraphiée qui s'y trouve toujours, d'un message de la Mère :

« Si nous permettons à un mensonge, si petit soit-il, de s'exprimer par notre bouche ou notre plume, comment pouvons-nous espérer devenir les parfaits messagers de la Vérité? Le parfait serviteur de la Vérité doit s'abstenir même de la plus petite inexactitude, exagération ou déformation. »

Cette insistance particulière — la majuscule du mot Vérité — vient directement de l'idée centrale de la vie de Sri Aurobindo l'émergence actuelle dans notre conscience de ce pouvoir supramental que seul permet d'atteindre la Vérité, car il est la Vérité.

L'élévation et l'éloignement apparent d'un tel idéal, peut laisser croire qu'il est sans action directe sur les élèves et les professeurs : il n'en est rien. Le bonheur des élèves a pour conséquence inévitable leur désir de continuer à vivre là où ils ont fait cette expérience admirable. Ils le manifestent de façon très simple, en refusant de quitter le Centre d'Éducation quand ils ont atteint le niveau le plus élevé, ce qui oblige à créer chaque année des enseignements nouveaux qui traitent, actuellement, des sujets qui appartiennent en France à notre premier cycle universitaire. Certains élèves deviennent professeurs là

où ils étaient élèves. Cela n'est pas possible pour tous et les vocations qui naissent cherchent en grande majorité à s'employer dans l'Ashram lui-même, de telle sorte que le monde extérieur n'a aucune connaissance de ce que le Centre d'Éducation estime être ses réussites, et aucun moyen d'estimer leurs valeurs. Paradoxalement, il s'intéressera seulement aux anciens élèves qui, sortis de ce milieu privilégié, seront considérés presque comme « perdus » par l'Ashram, en raison même de leurs succès extérieurs.

L'élève du Centre d'Éducation n'est ni un écolier, ni un étudiant, car le Centre n'est pas une école — bien que nous lui donnions encore ce nom — ni une université. Venus de toute l'Inde —qui est plus un petit continent qu'un seul — pays et même d'Europe ou d'Amérique, les élèves sont très différents, mais chacun a pleinement conscience d'être, tout au long de ses études, le meneur de jeu. On répond à ses questions, et il se livre à cette activité avec toute l'énergie de sa curiosité naturelle, et souvent atrophiée ailleurs par le carcan des programmes. Il se cultive parce qu'il en sent le besoin, et c'est tout. Ce qui est une découverte pour qui l'observe, c'est de constater que ses connaissances s'organisent spontanément en un ensemble cohérent, et que, si elles présentent des lacunes, elles forment une excellente base pour l'acquisition d'un métier profitable. Nous en reparlerons.

*
* *

Le professeur du Centre d'Éducation Sri Aurobindo ne correspond pas plus que l'élève aux normes habituelles. Il est avant tout à la disposition de ceux qu'il enseigne, ce qui exige qu'il perde le désir de choisir la manière de se « rendre utile », et qu'il acquière celui de suivre le mouvement qui lui est indiqué par ses élèves. Il doit prendre conscience de ce qui est à faire pour rendre facilement assimilable par celui qui l'interroge ce que celui-ci désire savoir, et qui peut être très différent de ce que lui, professeur, aimerait exposer.

Du reste, ce n'est guère d'action qu'il s'agit. On a remarqué plus d'une fois que la principale différence d'attitude d'un occidental et d'un oriental, aux prises avec un même problème, est que le premier demande : « Que dois-je faire ? », alors que le second demande : « Comment dois-je être ? ». Le professeur du Centre doit s'entraîner à perdre la tendance, si fréquente chez ceux qui enseignent, à se manifester, à se faire valoir, et à voir leurs élèves « réussir », au sens habituel du terme.

Comme il s'agit de choisir un mode d'expression, le professeur doit être aussi « cultivé » que possible, et non pas savant. Ici le professeur est un jardinier d'êtres humains, un éducateur au sens plein du terme : s'il vient du latin *ex ducere*, conduire dehors, il dit bien qu'il s'agit d'aider la manifestation de ce qui était latent, et non de verser un programme dans une cervelle vide.

Un point très important était de savoir comment serait exposée aux élèves la pensée de Sri Aurobindo. Lorsque celui-ci était accessible, la lecture ou la citation de ses œuvres était permise, mais à l'exclusion de tout commentaire. Depuis son retrait, la Mère a donné aux enseignants des cours supérieurs les indications suivantes :

« 1) Le professeur présente d'abord le sujet choisi et donne aux étudiants les éléments d'information nécessaires.

2) Ensuite il indique aux étudiants, sans commentaires, le (ou les) passages les plus significatifs de l'œuvre de Sri Aurobindo relatifs à ce sujet, et leur demande de les lire et d'y réfléchir.

3) Alors, il est demandé aux étudiants d'exprimer oralement à la réunion suivante, ou par un court essai écrit, ce qu'ils ont compris et les conclusions qu'ils en tirent. »

Et elle a précisé ainsi le second point :

« Le professeur peut les lire lui-même, ou demander aux étudiants de les lire à haute voix ou silencieusement, en classe ou chez eux : cela dépend du temps et des circonstances. La chose importante est que les écrits de Sri Aurobindo ne soient pas mâchés à l'avance et offerts aux étudiants comme une nourriture semi-digérée. Le professeur doit (ou peut) donner tous les éléments d'appréciation utiles, mais les étudiants doivent avoir le contact direct, la joie de l'illumination. Le professeur doit être attentif à ne pas s'interposer comme un écran entre l'intelligence de l'étudiant et la grande conscience de Sri Aurobindo. »

Le temps que, dans l'enseignement ancien, le professeur consacrait à des travaux personnels nécessaires à son avancement, est ici consacré à une auto-éducation qui est un développement de sa conscience, c'est-à-dire un yoga qui ne peut être que le yoga intégral de Sri Aurobindo. C'est une rude école comme la Mère l'a dit¹ :

« Il faut être un grand yogi pour être un bon professeur.

« Il faut avoir une attitude parfaite pour pouvoir exiger que les élèves aient une attitude parfaite.

« Vous ne pouvez demander à personne ce que vous ne faites pas vous-mêmes.

« C'est une règle.

« Alors, regardez en vous la différence entre ce qui est et ce qui devrait être et cette différence vous donnera la mesure de votre insuccès en classe.

« C'est tout ce que je peux vous offrir.

« Et j'ajoute ceci, puisque j'en ai l'occasion nous demandons ici à beaucoup d'élèves, quand ils deviennent grands et qu'ils savent quelque chose, d'enseigner aux autres. Il y en a, je pense, qui comprennent pourquoi, mais il y en a, aussi, qui pensent que c'est parce qu'il est bon de servir d'une façon quelconque, et qu'au fond on a besoin de professeurs et qu'on est content d'en avoir. Mais moi je vous dis — parce que c'est un fait — que je n'ai jamais demandé à aucun de ceux qui ont été éduqués ici de donner des leçons sans voir que ce sera, pour lui, la meilleure façon de se discipliner lui-même, d'apprendre mieux ce qu'il doit enseigner et d'arriver à une perfection intérieure qu'il n'aurait jamais eue s'il n'avait pas été professeur et s'il n'avait pas eu cette occasion de se discipliner, qui est exceptionnellement sévère. Ceux qui réussissent comme professeur ici, je ne veux pas dire une réussite extérieure, artificielle ou superficielle, mais qui deviennent vraiment de bons professeurs, cela veut dire qu'ils sont capables de faire un progrès intérieur

¹ Bulletin du Centre international d'Éducation Sri Aurobindo. Août 1961, p.p. 28 et 30.

d'impersonnalisation, de suppression d'égoïsme, de maîtrise de leurs mouvements et qu'ils ont une clairvoyance, une compréhension des autres et une patience à toute épreuve. »

La capacité, et plus encore la volonté, de développer en eux ces qualités, est ce qui permet aux professeurs de venir au Centre d'Éducation, et surtout d'y rester. Comme elles ne sont ni cultivées, ni demandées, dans les établissements où l'on forme les « maîtres », il est naturel que les professeurs du Centre d'Éducation n'aient pas de diplômes d'enseignement. Sur près de 160 enseignants, 5 à peine en possèdent, et ce serait exagérer bien peu, de dire que l'on réalise ainsi un enseignement sans professeurs...

*
* *

Il ne subsiste rien, au Centre d'Éducation, de la distinction (si ce n'est par les techniques utilisées) entre les « disciplines » classiques : Droit, Sciences, Lettres, Art ou Médecine, puisque chaque élève compose son programme à son gré. Mais on distingue dans l'éducation quatre aspects correspondant à ceux de chaque être humain ; les trois premiers appartiennent à la personnalité, parfois appelés « moi existentiel » par les psychologues : aspect physique, vital et mental ; le quatrième, appelé psychique par Sri Aurobindo, au sens grec du mot, correspond à la personne, au principe de l'unité de l'être, au moi essentiel, au Soi. L'éducation intégrale devra donc s'adresser successivement ou simultanément à ces quatre modes de l'être.

Suivant l'expression de K. Von Dürckheim, le but de l'éducation devrait être — à tout âge — d'atteindre à une « transparence » du moi existentiel qui en ferait une expression parfaite du moi essentiel. Du point de vue de Sri Aurobindo, cela est la première étape seulement d'une éducation intégrale. Elle est nécessaire et d'une importance capitale, elle n'est pas finale : quand la possibilité d'une communication est établie entre le moi superficiel et ce qui l'anime et l'unifie, il reste à l'exercer, à le développer pour transformer la totalité de la personnalité. Ceci est nécessaire, parce que ce qui empêche la pression psychique d'avoir toute son influence, est l'ensemble des formations héréditaires et des habitudes indissolubles liées au moi, à l'ego. C'est là une formation due à la nature qui rassemble autour du centre psychique, selon des lois d'affinité, des matériaux et des possibilités conscientes provenant toutes du passé. A cela s'ajoute l'action du milieu extérieur à l'être, qui est encore un effet de la nature; dans tout cela le hasard joue une large part qui est, comme toujours, de brouiller les prévisions en interposant une incertitude devant toute expression d'un pouvoir intérieur, surtout s'il est nouveau pour l'être. L'éducation intégrale de l'individu veut donc être d'abord une préparation de la personnalité extérieure en vue de faciliter l'épanouissement de son être vrai, aussi total que possible. Elle se fera simultanément dans les trois domaines physique, vital et mental.

Nous avons déjà dit l'importance de l'éducation physique au Centre d'Éducation — de une heure et demie à deux heures par jour — et que ce département est le seul qui ne s'arrête jamais de toute l'année.

Remarquons, en passant, combien il est absurde de ne pas donner cette grande place à des activités qui s'adressent à l'organisme physique à des âges où son développement est la première nécessité de tous les êtres jeunes. D'autre part, le sport, avec son appel à la compétition, son goût de la performance et du succès affiché sur un tableau, reste excellent pour la santé du corps ; mais ne peut pas être appelé une éducation physique. Celle-ci ne mérite son nom que si elle place au premier plan la maîtrise de l'individu sur toutes les activités de son corps et l'habileté de leur emploi.

De l'application de ces idées résulte, au Centre d'Éducation, et dans tout l'Ashram, un excellent état sanitaire que bien des bourgades de France envieraient, sans parler des grandes villes. Ajoutons que les maladies infantiles, ainsi que le paludisme, sont pratiquement inconnus dans la région de Pondichéry.

Cette bonne santé générale et cet entraînement constant ont permis de constituer des groupes homogènes, aux mouvements harmonieux, pour les deux cours de danse : indienne et européenne classique.

Dans le domaine physique comme dans les autres, l'espoir du Centre d'Éducation est que tous ses professeurs soient pleinement acquis au Libre Progrès, ou formés par sa pratique.

*
* *

L'éducation physique serait incomplète si elle ne donnait pas leurs pleins développements à nos organes des sens en même temps que la maîtrise nécessaire à leur usage exact. Cette maîtrise n'a tout son sens que si elle s'adresse, par l'intermédiaire du corps, à la sensibilité sous toutes ses formes. Son épanouissement complet, l'harmonie de notre vie affective qui en dépend, la pénétration de notre sens esthétique, sont la partie la plus difficile, et peut-être la plus immédiatement importante, d'une éducation véritable. C'est aussi la plus négligée à notre époque ; on compte pour cela sur les parents, la famille et la société, où personne n'a reçu la moindre notion les préparant à cette tâche. Dans leur ignorance, ils en sont encore à recourir au système — d'un idéalisme commercial — des récompenses et des punitions ; pire : on le couronne d'une évaluation, suivant un code totalement artificiel, de ce qui se fait et ne se fait pas, que domine la sombre grandeur d'une colère divine.

Un enfant ainsi conditionné a toutes les chances de se sentir coupable, puis angoissé et, pour échapper à sa peur, d'élaborer de ces réactions aberrantes destinées à le protéger, qui s'enchevêtrent et se lient en un complexe de culpabilité qui brise son unité intérieure et en fait un névrosé. Et comment pourrait-on espérer que de tels hommes — et de telles femmes — puissent aider leurs enfants à ne pas succomber à ce qu'ils n'ont, eux-mêmes, jamais pu surmonter ? Ainsi s'est formée l'immense névrose collective qui ronge notre humanité.

Nous n'avons pas à chercher ici les causes premières de cette situation de crise permanente, mais il faut souligner que de ce fait nous n'avons plus de civilisation, au sens d'une unité sociale organisée autour d'un idéal : il ne subsiste que des coalitions d'intérêts

plus ou moins rationnellement groupés. Plus exactement, nous voyons se défaire et s'effriter sous nos yeux le reste d'une civilisation. Devant une telle situation, trois attitudes sont possibles : rejeter l'avenir, condamner le présent et chercher son modèle dans un retour au passé — tout ignorer du passé comme de l'avenir en se « débrouillant » dans le présent — voir dans le passé, et dans le présent qui se termine, des étapes franchies en vue de l'avenir. Ceux qui suivent cette troisième voie sont rares, car ils ont à franchir le redoutable barrage des névroses contagieuses dont nous venons de parler.

A ceux-là, aux enfants de ce groupe de pionniers, il faut une éducation qui assure à leurs énergies vitales la liberté de leurs progrès vers leurs expressions les plus hautes. C'est la raison du très grand soin que l'on apporte à l'Ashram à cette éducation vitale. Elle se fait sans discours, mais par le chemin naturel des sens, de la sensibilité, du cœur. On se préoccupe constamment de mettre devant leurs yeux ce qui est beau, matériellement et moralement.

En donnant aux enfants toute possibilité de dessiner, de peindre, de modeler, selon leurs tendances naturelles et — surtout — sans jamais leur en donner des « leçons » avec modèles et corrections du maître, une relation se développe entre leurs expressions graphiques et colorées et leurs perceptions de ce qui, plus tard, deviendra pour eux la beauté et l'harmonie. On prend un soin extrême de n'évoquer devant eux, dans les récits d'histoires ou de légendes — qui sont une grande partie de leurs entretiens avec leurs professeurs — que des sentiments joyeux, généreux ou élevés ; sans pour cela cacher ou ignorer l'existence des autres ; mais parce que dans l'optique de l'évolution de l'enfance, ils sont à éviter, au même titre que les taches sur les mains ou les indigestions. C'est une question de santé, et comme la Mère le disait aux éducateurs dès 1952 : « *Il existe une santé psychologique aussi bien qu'une santé physique... Une culture méthodique et éclairée des sens, peut, petit à petit, enlever à l'enfant ce que la contagion du monde extérieur a pu laisser de vulgaire, de commun et de grossier ; cette culture aura d'heureuses réactions même sur son caractère (7).* »

C'est ce qui a depuis été constamment vérifié au Centre d'Éducation, car c'est cette attitude des professeurs qui est responsable de la bonne éducation spontanée que l'on voit apparaître tout naturellement chez les enfants de l'Ashram, et qui se trouve beaucoup moins fréquemment ailleurs. Chez les caractères scientifiques, on voit ensuite se développer cette capacité d'émerveillement devant les phénomènes naturels (même devant un raisonnement bien fait) qu'Einstein considérait comme essentielle pour l'homme de science. Elle ne peut surgir, et surtout se maintenir, que si l'idée d'un profit ne vient pas en défigurer la nature. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas se préoccuper des applications ; au contraire : elles sont nécessaires à l'esprit concret des jeunes et des très jeunes.

Mais l'utilité doit être complètement séparée de toute idée d'une valeur marchande.

C'est ici le moment de dire un mot de la place réservée aux questions d'argent par Sri Aurobindo, car elle est très éloignée de celle qui leur est attribuée habituellement. Il est tout d'abord évident que les élèves du Centre d'Éducation, n'ayant rien à acheter — même des douceurs : mais on leur en attribue assez souvent — n'ont pas de problèmes financiers

sous forme de tentations insatisfaites ; ils sont pourtant parfaitement conscients de l'existence de ces problèmes et de leur importance dans la vie de leurs familles ou de l'Ashram lui-même. Mais on prend un soin extrême à ne jamais lier la culture qui leur est offerte à un bénéfice matériel quelconque, de sorte qu'ils savent fort bien qu'une connaissance peut éventuellement leur permettre de gagner leur vie, mais qu'ils n'ont jamais l'idée — si nuisible et si fausse — que l'on puisse évaluer en monnaie une connaissance ou lui donner un gain comme but. Cela leur est d'autant plus facile qu'ils sont accoutumés à voir tous ceux qui les entourent, parents, amis, disposer de sommes d'argent qui ne sont jamais en rapport avec leurs travaux pour l'Ashram.

Ceux qui lisent les œuvres de Sri Aurobindo y trouvent la justification de cette manière d'être : l'argent est, comme la force musculaire ou la santé, un des pouvoirs mis à la disposition de l'homme pour permettre son évolution. Ce que nous appelons le destin peut en donner plus ou moins sans que cela constitue autre chose qu'une possibilité, donc une responsabilité. En soi-même l'argent n'est ni bon, ni mauvais : ce qui importe c'est ce que l'on en fait. Il y a des individus dont le métier véritable est de manier et de gagner des sommes considérables : c'est une condition généralement défavorable au progrès réel, mais il est possible de renverser complètement cette situation et de considérer ce que l'on appelle « les affaires » comme une activité puissamment bienfaisante, où les progrès spirituels et matériels sont très étroitement liés. C'est un aspect très remarquable du yoga intégral qui sort du cadre de notre enquête actuelle.

Le gaspillage est sévèrement condamné à l'Ashram, mais l'avarice ne l'est pas moins. Le mépris de l'argent y est considéré comme une faute, car il conduit à laisser tout le pouvoir correspondant aux mains des adversaires de la vie spirituelle. Mais son culte y devient un abus de confiance et presque un vol.

Le membre de l'Ashram qui lui donne toute sa fortune ne fait pas vœu de pauvreté : il confie à son gourou la totalité de sa personne et de ses biens, ce qui est très différent.

Revenons au domaine de l'art, très cultivé à l'Ashram comme étant le milieu où se subliment le plus facilement les impulsions vitales. Celles — ou ceux — qui ont trouvé dans une activité artistique l'expression définitive la plus vraie de leur idéal l'ont cultivée suivant les mêmes principes qu'ils avaient suivis au Centre d'Éducation. En voici deux exemples¹ :

Une ou deux fois par an, une représentation théâtrale est organisée, généralement pour les fêtes de fin d'année. Ce fut, au début, sur une scène bien rudimentaire élevée pour quelques jours seulement, jusqu'au moment, en 1958, où fut construit le théâtre actuel. Tous les acteurs en sont des amateurs, car aucun ne s'est consacré à l'art dramatique, mais beaucoup ont retiré de sa pratique bien plus qu'un plaisir momentané. Amita, aujourd'hui professeur au Centre d'Éducation, a participé depuis l'origine à ces représentations. On y a joué depuis « *Le Voyage de Monsieur Perrichon* » jusqu'à des pièces en vers de Sri

¹ Extraits du Numéro spécial de la Revue *Mother India*, publiée à Bombay par K. D. Sethna, consacré au Centre international d'Éducation Sri Aurobindo. (Nov. Déc. 1968, pp. 154 et 155).

Aurobindo, en passant par un acte d'« Athalie ». A cette époque la Mère elle-même a surveillé les répétitions, conseillé les acteurs, indiqué les sentiments qu'ils avaient à évoquer en eux-mêmes pour rendre le texte avec vérité. Il y eut des répétitions très gaies, où les talons hauts de Mademoiselle Perrichon donnèrent bien du mal à des pieds n'ayant jamais porté que des sandales... d'autres furent graves et belles, car il s'agissait d'animer des strophes du grand poème de Savitri évoquant des humains haussés à la divinité. Et tout cela pour cette jeune fille a commencé comme une révélation, il y a vingt-cinq ans, dans une classe un peu grise. Elle avait à dire :

« ... Ce n'est pas dans ces liens de chair et de nerfs, ni dans l'esprit volage que se manifeste l'humanité de l'homme... »

Il faut croire que l'heure avait sonné où la voix juste lui était donnée. *« Ce fut — dit-elle — la clef d'or qui ouvrit la porte inconnue aux possibilités nouvelles. Mon maître m'a découverte. Ou plutôt, je me suis découverte moi-même. J'ai senti le frisson de la création une émotion profonde a réchauffé mon cœur, la noblesse héroïque de Baji Prabhau surgit en moi. D'autre part, c'était une joie de me rendre compte que d'autres l'avaient senti avec moi. »*

Chaque samedi après-midi, le Centre d'Éducation organise une réunion qui peut être une causerie, un récit de voyage, une conférence, une audition de poèmes ou de musique : c'est Amita qui l'organise.

Pour certains, le choc fut l'ouverture d'une ère créatrice. La musique de Sunil accompagne de son harmonie calme et puissante presque toutes les réunions importantes, depuis les cinq minutes du début de chaque journée scolaire — si l'on ne passe pas un enregistrement de la musique de la Mère — jusqu'à la réunion du 1^{er} janvier.

Voici comment la musique fut révélée à Sunil :

« Il y a une vingtaine d'années, j'ai entendu pour la première fois la Mère de notre Ashram improviser à l'harmonium. Au début, cette musique me parut étrange. Elle n'était ni indienne, ni occidentale, ou bien devrais-je dire qu'elle rappelait les deux. Le thème qu'elle jouait se rapprochait beaucoup de ce que nous appelons « Bhairon », dont toute la structure musicale étroitement tissée se développait harmonieusement. Ce fut tout-à-coup un départ : les notes surgirent en bataillons s'élevant les unes sur les autres, profondes, insistantes, semblant provenir d'une longue route souterraine et surgir inévitablement; le corps sonore et magnifique s'est formé, gagnant en volume jusqu'à jaillir en une illumination qui faisait de la musique une expérience.

« Ainsi Elle m'a révélé le secret d'un monde magnifique de la musique où les harmonies se joignent et s'unissent pour rendre les mélodies plus riches, plus larges, plus profondes et infiniment plus puissantes... J'ai essayé de recevoir d'Elle ma musique.

« Ma musique et mon travail et mon aspiration vers le Divin et ce que j'essaye d'y faire passer sont les voix de mon expérience intérieure. »

La Mère est peintre, apparentée à l'École impressionniste, et dessine avec la précision pénétrante des maîtres du seizième siècle. De ses œuvres sont exposées constamment à la

Galerie d'Art et l'on aurait pu craindre que les peintres de l'Ashram, entraînés par leur vénération pour elle, ne copient sa manière. Ce n'est pas arrivé. Krishnalal, animalier, paysagiste et évocateur de la mythologie, est dans la grande tradition indienne, tout en utilisant certaines visions occidentales de la nature. Hsu traite d'un pinceau délicat les fleurs et les rochers selon la pure technique chinoise, et les aquarelles que François Sammer a laissées ont la simplicité naïve et gaie d'un peintre français ...ou tchèque.

Ainsi, dans ce grand domaine des forces vitales, comme dans tous les autres, le Maître inspire les forces qui permettront à chacun d'ouvrir lui-même à sa manière les portes de son avenir.

L'idée morale elle-même et l'idéal du droit s'élargissent alors.

« Il n'y a pas de plus grande erreur que de supposer, trompé par cette insistance absolue de l'être moral, que l'exigence éthique est la seule, ou la suprême exigence de l'Infini vis-à-vis de nous... et qu'en comparaison rien d'autre n'importe. L'idée du penseur allemand qu'il existe un impératif catégorique imposant à l'homme la recherche de ce qui est juste et bon, une loi insistant pour une bonne conduite, mais aucun impératif catégorique de l'âme profonde ne l'obligeant à poursuivre le beau et le vrai, à trouver une loi de juste beauté et d'harmonie et d'exacte connaissance, cette idée est une singulière méprise. Mais de même qu'il est un instinct moral aspirant au bien, il est dans l'homme un instinct esthétique, émotionnel et dynamique, qui aspire à la connaissance, et la raison en développement est aussi préoccupée d'évoluer dans toutes ces directions que vers l'éthique, pour en trouver la loi véritable ; car vérité, beauté, amour, force et puissance sont après tout aussi nécessaires à la vraie croissance du mental et de la vie, et même à la plénitude de l'action, que la droiture, la pureté et la justice. En atteignant le plan du haut idéal, elles deviennent, autant que le motif moral, non plus une recherche et une nécessité, de nature et d'importance relative, mais une loi et un appel à la perfection spirituelle, un impératif intérieur absolu et divin. »¹

Dans le domaine intellectuel, les élèves formés au Libre Progrès montrent un sens très sûr de l'importance relative des questions et voudraient n'examiner que les principales : le rétablissement des liaisons est un des rôles du professeur.

Un autre, plus important, est de veiller à ce qu'il n'y ait pas seulement enseignement, acquisition de connaissances, mais éducation intellectuelle. A la finesse de l'observation que l'éducation physique et vitale ont fourni, doit s'ajouter la précision, à la sincérité, l'exactitude, la capacité de décrire un résultat en oubliant toute préférence et de joindre à la vérité du sujet la correction de la langue employée.

Les expériences sont faites quand on en sent le besoin, et leur signification est exploitée ensuite aussi complètement que possible, dans un travail fait en commun. Celui-ci est donc constamment soutenu par le souvenir concret et les notes de laboratoire des élèves qui y trouvent une raison d'intérêt personnel direct.

¹ *The Problem of Rebirth*, pp. 181-182.

Il devient possible de refaire — par exemple — l'étude du pendule en suivant les raisonnements de Galilée, pour montrer comment ce qui nous paraît aujourd'hui évident exigeait alors un singulier courage intellectuel, et comment les moyens techniques d'un modeste laboratoire de collège permettent de refaire avec plus de précision des expériences ayant utilisé une cathédrale.

La culture scientifique qui en résulte est vivante, profondément assimilée, mais pour nos habitudes européennes, lacunaire : les grands sujets sont connus, ce qui les relie a été survolé, aussi l'étendue du domaine étudié est-elle, en un même nombre total d'heures, plus grande que ce qui se fait dans le premier cycle universitaire, mais moins détaillée. Je ne pense pas que l'on puisse en faire une critique pour la méthode, pour une double raison. D'une part en Europe, l'étudiant ayant accompli avec succès son premier cycle connaît par cœur des démonstrations qu'il sait utiliser mais qu'il a bien rarement comprises. Sa tête est si bien encombrée, et si mal faite, qu'il a en seconde année, dans 20 % des cas — nombre le plus favorable tiré du dépouillement de copies d'examens d'une université française — complètement oublié le programme du baccalauréat, et ne s'en rend pas compte. D'autre part, l'étudiant du Centre d'Éducation de l'Ashram sait parfaitement qu'un travail personnel important lui est nécessaire pour maîtriser pratiquement les applications de ce qu'il a étudié, et il demande spontanément à ce que des exercices lui soient donnés en ce sens.

Au moment où il choisira un sujet pour s'y consacrer spécialement, il n'aura aucune surprise ni aucune difficulté pour compléter ses connaissances; mais celles-ci auront déjà comme base une série de points de repère formés par une possession réelle des questions essentielles.

On doit s'attendre à ce que la pensée de Sri Aurobindo et de la Mère soient au centre de toute l'éducation intellectuelle du Centre, comme elle l'est pour ses autres aspects. C'est bien le cas, mais à la manière d'une atmosphère que l'on respire ; elle pénètre la vie des plus jeunes sans jamais peser sur leurs idées, et ceux qui sont plus âgés savent bien que leur présence à l'Ashram n'aurait aucun sens si elle n'avait pour but d'y conformer leur existence.

D'autre part, elle est la source directe de travaux originaux, de poètes, comme Nirod, d'historiens comme Sisir Mitra. Celui-ci, dont la carrière eut un début auprès de Rabindranath Tagore, à son école de Shantiniketan, a consacré plusieurs ouvrages¹ à l'histoire de l'Inde, considérée du point de vue de l'évolution humaine, telle que Sri Aurobindo l'a décrite (1).

Si l'on possède le schéma général du mouvement qui règle toute l'évolution, on doit pouvoir, en l'appliquant à un groupe humain, prévenir les tendances de son avenir et rendre compte de son présent. C'est ce que Sisir Mitra appelle paradoxalement considérer l'avenir comme un aspect de l'histoire.

¹ *Resurgent India, The Vision of India*, et spécialement *History as the Future*.

C'est un sujet qui avait nécessairement retenu l'attention de Sri Aurobindo pendant sa vie d'homme politique, et dont il a nourri plus tard ses méditations. Il n'a jamais cessé de s'intéresser au sort de son pays, mais il l'a fait en le plaçant dans l'ensemble de la vie du monde où son rôle d'avenir était de devenir le centre de rayonnement d'une nouvelle civilisation. Les questions sociales ont été abordées par l'Ashram au fur et à mesure que ses activités extérieures se développaient, avec des résultats dont nous avons dit quelques mots : ils sont très importants, d'autant plus qu'ils n'ont jamais été réalisés par le chemin de la politique.

Dans le Centre d'Éducation, les questions politiques étant exclues, l'examen des aspects sociaux de la vie en est rendu plus facile. Des conférences s'en inspirent et voici peu de temps encore, un professeur avait rappelé, au tableau d'affichage des laboratoires de sciences, deux anciens messages de la Mère à des enseignants, dont le second ne peut que toucher les Français :

« Dans chaque pays, la meilleure éducation à donner aux enfants consiste à leur enseigner quelle est la vraie nature de leur pays, ses qualités propres, et la mission que leur pays doit remplir dans le monde, sa place véritable dans le concert terrestre. A cela doit s'ajouter une vaste compréhension du rôle des autres nations, mais sans esprit d'imitation et sans jamais perdre de vue le génie propre de leur pays. »

4-4-55

« La France, c'était la générosité des sentiments, la nouveauté et la hardiesse des idées, l'action chevaleresque. Cette France-là commande le respect et l'admiration de tous ; c'est pour ces vertus qu'elle a dominé le monde. »

4-4-55

Remarquer la domination par les vertus : elle est caractéristique.

*
* *

Nous venons de passer en revue les grandes directives de l'éducation intégrale, en ce qui concerne les trois aspects de la personnalité.

C'est ici que s'arrêtent les ambitions de presque tous les éducateurs : pour le Centre d'Éducation, ce n'est qu'une première étape.

Un petit nombre d'individus ont le désir d'aller plus loin. Cela signifie, en termes de psychologie européenne, donner à leur personnalité la transparence voulue pour qu'elle manifeste ce qui l'anime. Et cela, c'est notre être psychique : *« Nous donnons le nom de psychique au centre psychologique de notre être, le siège en nous de la plus haute vérité de notre existence, ce qui a le pouvoir de connaître et de mettre en mouvement cette vérité. Il est donc d'une importance capitale de devenir conscient de sa présence en nous, de nous concentrer sur cette présence jusqu'à ce qu'elle soit un fait vivant pour nous et*

que nous puissions nous identifier à elle¹ ». Cette identification n'est possible que parce que, en vérité, nous ne sommes que cet être psychique, « qui brille au centre de l'être et rayonne à travers les couches épaisses de la conscience extérieure ».

Pour reconnaître à l'être psychique sa valeur et lui donner la place entière qui lui revient, *« un facteur spécial est requis : c'est la volonté personnelle »* ; c'est pourquoi nous sommes arrivés ici à une éducation de soi-même où le libre progrès devient la règle absolue, mais cela ne veut pas dire qu'un travail solitaire soit nécessaire ou même à conseiller. Dans ce domaine *« chacun doit, pour ainsi dire, tracer sa propre route à travers ses propres difficultés. Le but est en quelque sorte connu, car la plupart de ceux qui l'ont atteint l'ont décrit plus ou moins clairement. Mais la plus grande valeur de la découverte vient de sa spontanéité, de son ingéniosité et elle échappe aux lois mentales ordinaires. C'est pourquoi, le plus souvent, celui qui veut s'engager dans cette aventure va d'abord à la recherche de quelqu'un qui l'a entreprise avec succès et qui pourra le soutenir et l'éclairer sur la route ».*

Il est évident que cette étape n'est généralement atteinte qu'à un âge où l'enseignement sous forme scolaire n'a plus de raison d'être, quelle que soit l'école. Celui qui, au Centre d'Éducation, arrive à ce point, continue en général sa vie à l'Ashram et c'est bien là ce qui constitue son succès, car *« l'éducation d'un être humain doit commencer à sa naissance et se prolonger pendant toute la durée de sa vie »*, et nulle part ailleurs il ne trouvera de milieu plus favorable. Son guide sera, naturellement, le gourou de l'Ashram, mais pour cette étape particulière, il n'est pas toujours nécessaire de s'adresser si haut, car le domaine spirituel proprement dit est au-delà du domaine psychique. Le Centre d'Éducation a eu la chance de trouver en Philippe Barbier Saint-Hilaire (Pavitra) un guide au sens plein du terme.

L'éducation à ce niveau n'est pas une tâche facile, les résistances intérieures peuvent être intenses et douloureuses. Ceux qui viendraient en curieux à l'Ashram en pensant y trouver une communauté bienheureuse savourant la béatitude risqueraient une amère déception. Un ashram n'est pas un havre de grâces : c'est un lieu de travail. Ses habitants ne sont pas parfaits car, s'ils l'étaient, ils n'auraient plus besoin d'être disciples. Ils sont même souvent loin de la perfection, car ce qui les rend dignes d'être disciples, selon Sri Aurobindo, ce n'est pas ce qu'ils disent, c'est un peu ce qu'ils font, mais surtout ce qu'ils deviennent. Et leur consécration au yoga ne développe pas forcément les qualités que nous sommes habitués à apprécier dans la vie sociale habituelle. Par contre, quand le visiteur a vraiment besoin d'eux, quand il prouve par son attitude qu'il a perçu la beauté et la grandeur du but, sa sincérité lui vaudra toutes les aides.

Pour terminer cet aperçu du point de vue de l'Ashram sur le succès de ses élèves, arrêtons-nous à ce mot de sincérité. Bien souvent des disciples ont demandé à la Mère quelle était la qualité première, à la fois en importance, et dans le temps, sur la voie du progrès spirituel; la réponse fut : la sincérité. Mais en précisant qu'il fallait la comprendre avec le sens que Sri Aurobindo lui donne : une parfaite conformité des actes, des sentiments et des pensées avec les besoins de la vérité intérieure. Oubli de ses

¹ Cette citation et les suivantes, dans ce chapitre, sont tirées de *Éducation*, par la Mère.

préférences, de toute attraction comme de toute répulsion, attachement passionné à la seule Vérité. Et ce n'est pas une vertu statique : il ne suffit pas d'en avoir autant que l'on peut, il faut vouloir en avoir toujours davantage, car, en définitive, c'est elle qui est l'agent de toute notre transmutation.

*
* *

Il nous faut maintenant revenir vers le monde extérieur pour savoir comment y « réussissent » ceux qui sont éduqués à l'Ashram; cela nous amènera vers des espoirs précis de solutions de nos propres problèmes.

Remarquons tout d'abord que le fait de choisir d'y consacrer sa vie ne signifie nullement l'abandon des activités créatrices.

En dehors des commentateurs de Sri Aurobindo et de la Mère, on trouve parmi les disciples des poètes et des historiens, comme ceux que nous avons déjà cités et dont les œuvres sont connues et appréciées dans l'Inde et au-delà. Des peintres, des musiciens y cultivent leur art, sans avoir le désir de faire connaître leurs travaux à un plus vaste public, ce que ceux qui les connaissent regrettent. D'autant plus que leur diversité montre bien à quel point est réel en eux le libre développement de leurs caractéristiques personnelles.

Passons à ceux qui ont quitté l'Ashram après avoir reçu son éducation.

Nous laisserons de côté les anciens élèves ayant quitté le Centre d'Éducation parce qu'ils n'en acceptaient pas les méthodes, et plus souvent parce que telle était la volonté de leurs familles : ils sont retournés vers des établissements classiques, ou bien ont pris la succession de leur père dans une entreprise familiale pour laquelle aucune qualification particulière n'est nécessaire. Souvent ils ont gardé, de leur passage à l'Ashram, une correction matérielle et morale qui est tout à leur avantage.

Pour les autres, qui ont voulu entrer dans une carrière officiellement définie, on s'est efforcé, au Centre d'Étude même, de leur trouver des professeurs pouvant les préparer à ces activités. Et l'on a fait cette constatation importante qu'il n'a jamais été nécessaire pour cela de plus d'une année.

Il y en a eu, il y a quelques années, un exemple frappant avec une jeune fille qui, à la fin de ses études, a demandé à préparer le concours d'entrée de ce qui est dans l'Inde l'équivalent de notre École Nationale d'Administration. Elle a heureusement trouvé au Centre même, des professeurs pouvant la satisfaire. En un an, elle s'est jugée prête. Sur 342 candidats, elle a été reçue vingtième : elle est aujourd'hui magistrat dans le nord de l'Inde et c'est une des premières femmes indiennes ayant obtenu ce poste.

Cette possibilité d'adaptation rapide semble due à ce que les jeunes ayant acquis une éducation intégrale libérée de toute considération utilitaire, se connaissent assez bien pour obtenir exactement la carrière qui leur convient. De plus ils possèdent une méthode de travail à la fois libre et disciplinée qui donne à leurs efforts le maximum de rendement.

Les exemples de ces succès, s'ils ne sont pas très nombreux, sont concluants et largement répartis.

L'un des secrétaires politiques de l'ambassade de l'Inde à Washington, vient de l'Ashram, et l'on trouve encore aux U.S.A., un ingénieur des télécommunications et un professeur de physique ; un autre enseigne la littérature orientale en Hollande, alors qu'une ancienne élève fait partie des ballets de Berlin et qu'un de ses camarades est physiothérapeute, en Allemagne également.

Un des jeunes étudiants ayant acquis sur place une connaissance sérieuse de la gymnastique indienne et de celle de l'Occident, a souhaité obtenir en France une qualification officielle complète. Il a bénéficié d'une bourse du gouvernement français qui lui a permis de conquérir ses grades, puis un diplôme de Doctorat à l'École nationale d'éducation physique et sportive de Chatenay-Malabry, après avoir été à Joinville.

Son sujet était : *L'importance de l'éducation physique dans le yoga intégral de Sri Aurobindo*. Il y a montré d'une façon très convaincante comment les deux techniques, de l'Inde et de l'Europe, pouvaient se compléter et fournir la base d'un développement de l'individu allant bien au-delà des limites généralement acceptées pour les sports. Reçu avec mention, marié avec une pondichéryenne spécialisée dans la danse indienne, il est revenu travailler en France avec sa femme. Son travail peut être le point de départ d'une conception nouvelle et plus large de la culture physique, non seulement en elle-même, mais en montrant à ceux qui se destinent à l'enseigner qu'elle n'est pas un domaine mineur de la culture, mais la base nécessaire de tous les autres, et que leur propre avenir de professeurs ne débouche pas nécessairement sur un petit magasin de sport ou sur la direction technique d'une équipe, mais peut viser un but autrement élevé, et l'atteindre, car l'éducation physique intégrale, elle aussi, a sa place pendant toute la vie.

Signalons enfin que deux doctorats d'université ont été passés en France par des élèves, sur l'œuvre de Sri Aurobindo : l'un sur sa poésie, un autre sur ses rapports avec l'œuvre de Bergson¹.

On doit donc dire que le problème de l'éducation a reçu au Centre international d'Éducation Sri Aurobindo, une solution complète, satisfaisante non seulement pour le Centre lui-même, mais pour ses étudiants et ses étudiantes, qu'ils soient restés à l'Ashram ou qu'ils s'en soient éloignés (souvent, du reste, avec l'intention d'y retourner). Et dix ans d'expérience continue prouvent la vérité des principes dont elle est l'application.

ET NOUS ?

Cette enquête est terminée. La question qu'elle soulève est de savoir ce que le Libre Progrès peut nous apporter, à nous qui vivons loin de l'Inde et de ses ashrams, à nous qui

¹ Le premier par Ranjit Sarkar, à Aix-en-Provence, le second à Paris par Madame Aster Patel.

sommes si fortement — et sincèrement — conscients de la nécessité et de la possibilité d'un monde nouveau que nous cherchons avec une telle maladresse...

De toute évidence, une copie serait vouée à l'échec ; pour une première raison, qui est particulière, indépendante des principes du Libre Progrès : c'est l'existence d'une sélection qui, à l'Ashram, permet de n'admettre au Centre d'Éducation qu'une catégorie d'élèves. Quand il s'agit d'éduquer l'ensemble des enfants d'une société, la sélection se transforme naturellement en une orientation offerte au libre choix des élèves — et non des familles ou de quelque autre autorité — ce qui suppose que l'on a donné aux élèves les informations nécessaires. D'autre part le milieu de l'Ashram, c'est-à-dire la présence d'un instructeur incontestable, rend naturelles bien des solutions impossibles ailleurs. Mais la Vérité est Une partout et les principes d'une éducation intégrale, conforme aux lois de la nature réelle de l'homme, sont les mêmes en tous lieux.

Cette valeur générale du Libre Progrès est si réelle que chez d'éminents esprits européens qui se sont préoccupés de la crise pédagogique mondiale, on trouve suggérées bien des mesures en parfaite harmonie avec lui. Je ne citerai, en France, que deux noms, ceux de nos académiciens Pierre Emmanuel et Louis Armand. Et si l'on regarde de près les récentes réformes de notre Éducation Nationale, sa loi-cadre, par exemple, on n'a aucun mal à y voir des tendances en accord avec celles du Libre Progrès.

J'ai eu l'occasion d'exposer ce qui va suivre — et un bref résumé de ce qui précède — à l'une des plus hautes personnalités d'une faculté parisienne, connue pour sa compétence et son franc-parler. Après un moment de réflexion, et sans que je le demande, cet homme rompu aux difficultés universitaires m'a déclaré :

« Ce que vous venez de me dire pourrait s'appliquer, avec les adaptations voulues, à cette faculté, dès demain, et avec de bons résultats... Mais le ministre qui en aurait le courage serait sûr de ne pas être réélu comme député... »

Pourtant, les choses vont vite. Ce que l'on avait cru être une révolution sans lendemain, en 1968, s'est révélé l'expression maladroite d'un véritable besoin auquel on s'est efforcé de donner satisfaction, sans bien comprendre sa nature les mesures prises ont ouvert des portes qui ne pouvaient plus rester fermées, mais elles n'ont pas su tenir compte des exigences d'une réalisation complète de tendances qui étaient mal connues de leurs auteurs.

Un premier principe est immédiatement applicable : consulter les intéressés. Il faut entendre par là beaucoup plus les élèves que leurs familles. Cela peut être difficile, surtout aux niveaux primaire et secondaire, où l'influence des parents — souvent plus attachés que quiconque aux systèmes qu'ils ont subis pendant leur enfance — rend les innovations hasardeuses ; à moins qu'au contraire, par haine des souffrances passées, elles n'encouragent les pires excès. Malheureusement les mêmes réserves s'appliquent à des membres de l'enseignement, dont un certain nombre ne montre aucune tendance à s'imposer un recyclage complet de leur formation pédagogique. Une information des parents et des maîtres, sur la valeur du Libre Progrès pour résoudre la crise de l'enseignement est nécessaire ; mais elle n'est pas suffisante : il faut y ajouter une

nouvelle formation des maîtres. Il faut créer un milieu humain qui, tout au moins, accepte le renouvellement de nos anciennes méthodes.

Pour préciser les réformes paraissant les plus urgentes, nous nous limiterons au cas de l'enseignement supérieur scientifique, que je connais bien : la généralisation n'est pas difficile à faire.

*
* *

La première mesure à prendre consisterait à proclamer nettement, et publiquement, que les établissements d'enseignement ne sont destinés à rien d'autre qu'à offrir une culture aussi étendue et aussi profonde que possible, en tenant compte de ses applications pratiques, mais sans s'astreindre ou s'engager à être une préparation à aucune carrière privée ou publique, ce dernier rôle étant réservé aux écoles spécialisées grandes ou modestes. On se rappellera que les troubles ont été les moins importants dans ces écoles. Pour que cette déclaration soit efficace, il faudrait, évidemment, y ajouter la décision de ne donner à aucun diplôme universitaire une valeur nécessaire ou suffisante pour l'accès à une situation, quelle qu'elle soit. Il résulterait de ces mesures une forte diminution du nombre des étudiants dans les universités, ce qui est extrêmement souhaitable, car des estimations prudentes évaluent à 40 % le nombre des étudiants inscrits en première année qui se sont très évidemment trompés d'adresse.

*
* *

Les étudiants auraient le droit de s'inscrire librement dans une ou plusieurs universités, dans les unités d'enseignement et de recherche de leur choix : la loi d'orientation a très largement ouvert la voie dans cette direction. Déjà la multiplicité des options et la comptabilité des « points » permettent une grande souplesse ; on pourrait l'élargir encore en considérant que la possession de cinq certificats quelconques — ce nombre n'étant pris que pour fixer les idées — constitue une licence, celle de sept certificats formant une maîtrise : il faudrait, alors, que les diplômes correspondants portent, non seulement la liste des certificats obtenus, mais leur date et le nom du professeur responsable de cet enseignement.

Il deviendrait alors nécessaire de mettre à la disposition des étudiants un bureau d'informations qui soit en relation étroite avec tous leurs utilisateurs possibles, dans le secteur des administrations publiques ou les entreprises privées, de manière à indiquer les connaissances demandées pour y être admis. Ainsi les étudiants seront à la fois complètement libres dans leurs choix et responsables de leur carrière.

Réciproquement, les professeurs et maîtres de conférences dirigeant un laboratoire continueraient d'avoir — comme cela se pratique actuellement — une liberté totale dans le choix des sujets de leurs recherches, mais auraient à faire des cours sur leurs travaux, avec la plus large participation possible de leurs étudiants, et ce sont ces cours qui feraient l'objet des certificats exigés pour leur licence ou la maîtrise.

Quant aux cours magistraux des enseignements de base, ils seraient remplacés par des travaux dirigés confiés à des maîtres assistants docteurs ès sciences, assez nombreux pour que la réduction du nombre des auditeurs permette un échange réel de questions et de réponses entre enseignants et enseignés.

Ces études, faites encore suivant des programmes communs, voire nationaux, formeraient un premier cycle menant aux diplômes universitaires d'études de sciences ou de lettres. Une très grande facilité d'accès y serait donnée, mais des dispositions sérieuses devraient assurer, à tous les niveaux, d'une part, l'élimination des parasites et, d'autre part, l'orientation la plus profitable des étudiants.

*
* *

Nous arrivons à la question particulièrement importante de la notation des copies et des examens, car on ne peut pas les supprimer actuellement.

Il est absolument nécessaire de réagir avec vigueur contre l'obsession de l'examen qui transforme en forçage intellectuel basé sur la mémoire le dernier trimestre d'études. Une organisation de contrôles permanents, non pas sous la forme d'une évaluation des connaissances, mais comme une participation au travail commun du groupe, arriverait à faire disparaître ces sujets, prétendus d'élite, dont un humoriste disait : « *qu'ils savaient tout mais n'avaient rien compris* ». Le but même de l'enseignement devenant alors de comprendre, l'accumulation des connaissances nécessaires à la spécialisation et aux applications seraient réservées à des stages particuliers.

L'évaluation des travaux des étudiants — mais ceci est plus important encore pour des élèves plus jeunes — ne devrait comporter aucune notation en chiffres ou en lettres. Tous ceux qui connaissent les travaux de Piéron sur la Docimologie — qui est l'art de noter — savent que sa signification est négligeable. De plus elle présente un grave danger psychologique en stimulant la vanité ou bien, au contraire, le sentiment d'infériorité des élèves et en déplaçant faussement l'intérêt de la connaissance elle-même à un profit qui lui est étranger. Pour toute saine pédagogie, l'évaluation d'un travail d'élève ne peut avoir lieu que pendant une conversation privée entre le maître et l'élève : son résultat ne doit être en aucun cas exposé aux camarades ou à la famille de celui-ci.

Dans les cas où il serait nécessaire de noter la copie, il faut le faire faire par l'élève lui-même : l'expérience montre que, quand ils sont libres et confiants, les étudiants ont très généralement la tendance d'être trop sévères pour eux-mêmes.

Quant aux examens, ils doivent enlever toute valeur aux performances de mémoire pour s'efforcer de révéler les qualités propres de chaque candidat. Deux méthodes ont fait leurs preuves en ce sens : l'autorisation de consulter les cours ou des ouvrages de référence pendant l'examen, et le choix de questions d'un caractère assez général pour que la sélection faite par le candidat parmi toutes les réponses possibles, révèle son véritable développement intellectuel.

Les diplômes universitaires — indépendants des résultats des concours des Grandes Écoles publiques ou privées — n'étant plus exigés à l'entrée dans aucune carrière, ne donneraient que le droit d'être admis à y faire un stage, après lequel leur position serait déterminée sans que leurs grades leur confèrent de « points » supplémentaires, mais sur la seule base de leurs compétences et de leurs qualités personnelles expérimentalement reconnues.

Il serait souhaitable que les employeurs de tout genre des jeunes travailleurs créent à leurs frais, dans les universités, ou y subventionnent, les recherches qui peuvent leur être utiles, mais en s'abstenant rigoureusement de créer aucune différence entre les étudiants par des subventions individuelles à certains d'entre eux en échange d'un engagement de travail futur dans leur entreprise.

Parallèlement à cette libération de la culture, il deviendrait nécessaire de créer, comme nous l'avons dit, un service d'informations ayant d'importants moyens : l'O.N.I.S.E.P. est une heureuse initiative dans cette direction.

Toutes les mesures qui viennent d'être esquissées reposent sur la confiance que l'on peut avoir dans le besoin de connaissance des êtres jeunes et dans leur capacité d'en prendre conscience, d'en évaluer les progrès et de faire les efforts voulus pour les satisfaire, par leur seule décision.

Cette liberté vers leur progrès les rendrait entièrement responsables de leur avenir or, une assez longue expérience m'a montré que les jeunes sont non seulement heureux d'assumer leurs responsabilités, mais parfaitement capables d'user avec discernement de cette liberté.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

(1) SRI AUROBINDO

a) *A system of national education*, publié à Calcutta, dans le journal *Karmayogin*, en 1909, actuellement inclus dans *Sri Aurobindo and the Mother on education*, avec d'autres écrits et la traduction anglaise du volume de la référence (2) ;

b) Pour ce qui concerne sa philosophie :

The Life Divine, 2 vol. *The Problem of Rebirth*.

c) Ses vues sur le rôle historique de l'évolution humaine font l'objet de : *The Human Cycle*;

The Ideal of Human Unity.

Ces ouvrages comme ceux de la Mère, sont édités par l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry.

On trouvera des renseignements plus détaillés sur la vie et l'œuvre de Sri Aurobindo dans :

G. MONOD-HERZEN : *Sri Aurobindo*, Paris, Cahiers du Sud, 1957, actuellement édité à l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry.

SATPREM : *Sri Aurobindo, l'aventure de la conscience*. Buchet-Chastel, Paris.

(2) **LA MERE** : *Éducation*, Pondichéry, Sri Aurobindo Ashram Press 1952.

(3) **A. S. NEILL** : *Les libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspéro, 1969.

(4) **Danielle HUNEBELLE** : dans la revue *Réalités* d'octobre 1970, Paris, Hachette.